

BEIJING

北京

Raconter l'histoire
de Beijing

Août 2025

Publié le 25 de
chaque mois

Code d'abonnement
postal 82-939



Archéologie à Pékin

ISSN 2095-736X





北京
(BEI JING)

Numéro 8, 2025, (total 578)

Supervision

Département de communication du Comité municipal du
PCC à Beijing

Sponsors

Bureau de presse du gouvernement
populaire de Beijing

Centre des échanges internationaux de Beijing

The Beijing News

Éditeur

The Beijing News

Rédacteur en chef

Ru Tao

Rédacteurs en chef exécutifs

An Dun, Xiao Mingyan

Rédacteur

Zhang Jian

Rédacteurs photo

Zhang Xin, Tong Tianyi

Rédacteur artistique

Zhao Lei

Conception créative de la couverture

Zhang Xin

Service de traduction

Shanghai YIGUOYIMIN Translation Service Co., Ltd.

Photo fournie par

Agence de presse Xinhua ; vcg.com ; 58pic.com ;

IC photo ; tuchong.com ;

Administration des treize tombeaux des Ming

Distribution

The Beijing News

Adresse

F1, Bâtiment 10, Fahuananli, Ti Yuguan Lu,
Arrondissement de Dongcheng, Beijing

Tel

+86 10 6715 2380

Fax

+86 10 6715 2381

Imprimerie

Xiaosen Printing (Beijing) Co., Ltd

Code d'abonnement postal

82-939

Date de publication

25 Août 2025

Prix

38 yuans

Numéro de série standard international

ISSN 2095-736X

Numéro de série national standard de la Chine

CN10-1907/G0

E-mail

Beijingydx@btmbeijing.net

Photographie de la couverture

Tong Tianyi, Zhao Shuhua, Zhang Xin

Photographie du catalogue

Qu Bowei, Tong Tianyi, Zhang Xin,

Site officiel du Musée national de Chine

Table des matières

								
4	8	16	22	32	36	42	48	
Archéologie à Pékin Décodant le temps faisant résonner les années	Débuts de la civilisation	Éclat de la dynastie Han	Silhouettes de Youzhou	Fondation de Dadu	Épithètes Lueur des profondeurs	En quête des jardins célèbres	Culture Express	

Archéologie à Pékin Décodant le temps faisant résonner les années

Texte Gao Yuan Photos prises par Qu Bowei, Zhang Xin, Zhao Lei

Les sites archéologiques sont parmi les symboles culturels les plus emblématiques d'une ville. Ce sont eux qui permettent de percer le mystère de l'origine de Pékin. Ces vestiges souterrains, témoins du temps et de l'espace, portent en eux les traces d'une histoire : tessons de poterie rustiques, bronzes patinés, jades anciens aux teintes douces et remparts silencieux, tous enregistrent les racines culturelles de la ville et témoignent de l'évolution de sa civilisation.



Il y a cent ans, les fouilles archéologiques menées sur le mont Longgushan, à Zhoukoudian, ont révélé l'existence des « hommes de Pékin » et marqué le début de l'archéologie moderne en Chine. Depuis, Pékin a laissé une empreinte indélébile dans le paysage archéologique de la Chine.

Cent ans plus tard, nous contemplons les vestiges d'une civilisation qui a émergé de terre : les inscriptions sur les bronzes du site de Yandu (capitale de l'État de Yan) à Liulihe, la structure de « Huangchang Ticou » (disposition de bois de cèdre jaune) de la tombe des Han de Dabaotai, le puits des Han de la ville antique de Luxian (district de Tongzhou), la conception ingénieuse de la porte d'eau de Jinzhongdu, ainsi que la planification de l'axe urbain de la Yuandadu (Capitale de la dynastie Yuan). Les découvertes archéologiques et les résultats scientifiques en constante augmentation constituent les preuves matérielles les plus solides pour comprendre l'histoire de Pékin, avec plus de 3000 ans de construction et plus de 870 ans en tant que capitale. Elles révèlent également les raisons et les liens historiques qui ont façonné la ville.

À la différence des documents écrits, chaque objet mis au jour et chaque site archéologique sont des témoins de

l'histoire. Grâce à eux, il est possible de sentir battre le pouls de l'histoire de Pékin et d'entendre les récits qui ont fleuri sur cette terre extraordinaire.

Les protagonistes de ces histoires ont tous leur propre légende. Par exemple, une jeune fille qui aimait la beauté vivait il y a environ 10 000 ans dans le village de Donghulin, dans le bourg de Zhaitang, dans le district de Mentougou. Elle portait un attirail unique : un collier de coquillages autour du cou et des bracelets en os de bœuf aux poignets. Son peuple, doté d'une grande créativité, a fabriqué les premières poteries du nord de la Chine.

Il y a plus de 3 000 ans, un seigneur nommé Ke fut enfeoffé dans la capitale de l'État de Yan, située dans la région de Liulihe (district de Fangshan), durant la dynastie Zhou occidentale. C'est lui qui a ordonné la fabrication d'objets rituels en bronze qui ont permis aux générations futures de percer le mystère de l'origine de Pékin.

Il y a plus de 2 000 ans, Liu Jian, roi de Guangyang sous la dynastie Han occidentale, se fit construire une tombe somptueuse selon le principe funéraire « servir les morts comme on sert les vivants », qui constitue le plus haut rang de tombes de cette dynastie. Cette tombe témoigne ainsi de l'importance de la

région de Pékin dans l'Empire Han.

Puis, il y a 1 700 ans, sous la dynastie Jin occidentale, une noble dame de Youzhou (l'actuelle Pékin) utilisait déjà des bols en verre provenant de l'Empire perse dans sa vie quotidienne, témoignant ainsi des échanges et des enrichissements mutuels entre les civilisations asiatiques.

Les fouilles archéologiques successives permettent à Pékin, ville à la fois ancienne et moderne, d'ajouter sans cesse de nouvelles pages à son histoire. Les découvertes archéologiques de Jinzhongdu révèlent comment les Jurchen du Nord se sont inspirés de l'urbanisme de Bianjing (l'actuelle Kaifeng, dans la province du Henan) sous la dynastie des Song du Nord pour fonder la première capitale au sens propre de la région de Pékin. Elles lèvent ainsi le voile sur 870 ans d'histoire de la ville en tant que capitale. Les fouilles ont notamment permis de mettre au jour le tracé des remparts, la disposition des li-fang et le système hydraulique de Jinzhongdu, témoignant ainsi de la fusion et de la coexistence harmonieuse des différentes cultures chinoises.

Les recherches archéologiques menées sur la Yuandadu (Capitale de la dynastie Yuan) ont confirmé le concept d'urbanisme « s'inspirer du ciel et de la terre » de son concepteur, Liu Bingzhong.

Grâce aux fouilles des sites de l'écluse Chengqing et du pont Wanning, ils ont pu reconstituer le réseau hydraulique conçu par Guo Shoujing, hydraulicien de la dynastie Yuan, qui traversait la ville et servait d'artère vitale pour le transport fluvial de céréales. Grâce à l'exploration des vestiges de l'axe central, des fondations des remparts, des hutongs et des ruelles, ils ont pu reconstituer le modèle idéal de capitale décrit dans le *Zhou Li • Kao Gong Ji* (« Rites de Zhou • Registre des travaux ») : « la cour impériale en face, le marché à l'arrière ; le temple des ancêtres à gauche, l'autel du Sheji à droite », modèle qui a été concrétisé. Ainsi, les bases de la ville de Pékin sous les dynasties Ming et Qing ont été jetées. Chaque génération de planificateurs et de constructeurs de Pékin a redéfini l'identité de la ville sur la base des travaux de leurs prédécesseurs, et les sites archéologiques permettent de percevoir la transmission et l'innovation qui sous-tendent ces redéfinitions.

Avec le recul, nous constatons que Pékin est passée du statut de fief à celui de comté, puis de ville importante du nord, pour devenir successivement la capitale secondaire, la capitale des régimes ethniques minoritaires du nord, puis la capitale nationale. Chaque étape de cette évolution d'une ville frontalière à

une capitale nationale a laissé des traces profondes, et les fouilles successives ont permis de réveiller les souvenirs anciens enfouis dans les sables du temps, dévoilant ainsi les secrets de l'urbanisation de Pékin. Les découvertes archéologiques réalisées au cours du siècle dernier ont considérablement prolongé la trajectoire historique de Pékin dans le long cours de la civilisation chinoise, renforcé la place de la ville dans son développement et expliqué son rôle dans la pluralité et unité de cette civilisation. Ces découvertes constituent les racines culturelles les plus profondes de la ville ainsi qu'un des éléments les plus chargés d'histoire de la culture pékinoise.

Le site des Hommes de Pékin de Zhoukoudian, l'un des premiers sites du patrimoine culturel mondial de la Chine, est devenu un lieu de recherche majeur sur l'évolution humaine grâce à sa valeur scientifique et symbolique. Les sites miniers et métallurgiques des Liao récemment mis au jour à Dazhuangke, dans le district de Yanqing, avec leurs fours et ateliers de sidérurgie parfaitement conservés, témoignent du niveau de la technique sidérurgique des peuples nomades du nord. Les 3 000 objets archéologiques précieux du mausolée Dingling de la dynastie

Ming témoignent de la grandeur de sa culture. Les vestiges du Yuanmingyuan, notamment ceux du Pavillon des Styles Étrangers et de la fontaine Dashuifa, transforment la mémoire nationale en une leçon d'histoire concrète.

Le charme de l'IP archéologique de Pékin réside dans sa capacité à transformer l'histoire abstraite en une expérience concrète. Lorsqu'ils s'émerveillent devant la grandeur des tombes royales du musée des ruines de Dabaotai ou qu'ils contemplent les motifs décoratifs des bronzes de Liulihe dans la salle d'exposition du Musée de la Capitale, Ou lorsqu'ils se promènent dans le parc des ruines de la cité de Jinzhongdu et ressentent la mémoire vivante de la ville sous les talus de terre et dans les ruines des remparts de la Yuandadu (la capitale de la dynastie Yuan), ils ne voient pas seulement des objets archéologiques historiques, mais aussi une ville en quête de ses racines profondes et ancestrales. En visitant ces sites, ils peuvent toucher du doigt les trois millénaires d'histoire de Pékin, admirer sa splendeur, sa gloire et ses vicissitudes, et entrevoir l'histoire mouvementée ainsi que le fil culturel qui l'accompagnent depuis toujours.

En approchant de l'archéologie, on pénètre dans l'âme de Pékin.

▼ Objets archéologiques exposés au musée des vestiges de Dabaotai à Pékin



▼ Enfants visitant le Musée archéologique de Chine



Débuts de la civilisation

Texte Ma Kai Photos prises par Tong Tianyi, Zhao Shuhua, Zhang Xin, Zhao Lei

Dès l'aube, lorsque les premiers rayons de soleil percent la brume, le chant des truelles résonne dans les carrés de fouille de Liulihe, dans le district de Fangshan, à la périphérie de Pékin. Accroupie au fond de l'un des carrés, Caitlin, étudiante américaine en anthropologie, dégage de la terre d'un geste ritualisé. Alors que la couleur de la terre se modifie subtilement, une démarcation se dessine. Cela fait trois semaines qu'elle participe au programme de terrain à l'École internationale d'archéologie de Liulihe et qu'elle est en contact avec le royaume de Yan, de la dynastie Zhou occidentale, vieux de trois millénaires.

Capitale ressuscitée de cette dynastie, elle renaît au gré des travaux des archéologues. Depuis sa découverte en 1945 jusqu'à sa sélection parmi les « dix grandes découvertes archéologiques de Chine » en 2024, chaque campagne de fouilles affine l'ADN spatio-temporel de l'IP de Pékin. Berceau du royaume de Yan, Site de Liulihe scelle le premier acte de l'unité pluraliste de la nation chinoise dans l'écrin des cités sœurs Yan et Zhao. Quand la terre damée des remparts converse avec les bronzes épigraphiés, l'épopée des origines de cette ville se déroule.

Premières révélations : Des tessons de poterie à la découverte d'une capitale

L'histoire commence il y a plus d'un demi-siècle. En 1945, la cheminée de la cimetière de Liulihe (district de Fangshan) était silencieuse depuis longtemps. Souhaitant relancer la production, l'usine dépêcha un représentant pour négocier un prêt à la Banque de Chine. Alors qu'il traversait le village de Dongjialin avec les représentants de l'usine, Wu Liangcai, le directeur de la banque, fut attiré par des tessons de poterie éparpillés à ses pieds. Influencé par son frère, l'archéologue Wu Jinding, il s'accroupit pour en ramasser un, dont la surface gris-noir présentaient des motifs cordés. Bien qu'ébréché par le piétinement, il dégageait une patine d'antiquité.

Ce jour-là, dans la mallette de Wu Liangcai se trouvaient, outre le contrat de prêt, un grand sac de tessons. De retour à Beiping (aujourd'hui Pékin), il se rendit à l'Institut d'histoire de l'Académie de Beiping, où il retrouva Su Bingqi en train de classer des artefacts. S'illumine le regard de Su Bingqi : « Ce sont des artefacts des Shang et Zhou ! C'est certain ! »

Mais en ces temps troublés, l'équipe archéologique manquait même du financement le plus élémentaire. Su Bingqi rangea les tessons dans une boîte en bois, inscrivit « Dongjialin, Fangshan » sur une étiquette, et grava ce toponyme dans son esprit. Des années plus tard, l'homme évoquait toujours cet épisode en répétant que Wu Liangcai n'avait pas ramassé des tessons, mais la clé ouvrant les portes de la capitale du royaume de Yan.

Dans le panorama de l'archéologie pékinoise, l'histoire des fouilles du site de Liulihe est une longue fresque qui s'étend sur plus d'un demi-siècle. En termes de nombre de campagnes et de durée des fouilles, seul le site de l'Homme de Pékin à Zhoukoudian peut rivaliser. Tout a redémarré à l'été 1962.

À l'époque, Su Bingqi dirigeait le département d'archéologie de l'université de Pékin et organisait des stages pour ses

étudiants. Il se souvint soudain des tessons de Dongjialin. « Allons voir à Fangshan », dit-il à ses collègues. « Les tessons ramassés autrefois par M. Wu pourraient bien receler un grand secret. »

Par chance, Zou Heng se trouvait justement à Fangshan, en train d'explorer la région. Ce chercheur, qui deviendra la figure de proue de l'archéologie de la période Shang-Zhou, parcourait depuis plusieurs jours les chemins entre Liu Lidian, Huangtupo et Dongjialin avec ses étudiants. Sur une butte au nord de Dongjialin, ils dénudèrent de la terre battue aux alvéoles de compactage : preuve indéniable d'une fortification artificielle ! Ce qui enthousiasma davantage Zou Heng, ce furent les tessons tamisés dans cette terre battue : ils étaient identiques à ceux de la céramique des Zhou occidentaux du centre de Chine, qu'il connaissait si bien.

« La patrie des Yan se niche peut-être ici même ! » s'exclama-t-il. Il aligna des tessons provenant de différentes couches stratigraphiques et les examina minutieusement, observant l'épaisseur des motifs cordés et la texture de la pâte. « Voyez les pieds de ce récipient : une forme caractéristique du début des Zhou occidentaux. Le *Shiji* rapporte que le seigneur Zhaogong reçut en fief le pays de Yan du nord. Selon moi, le pays de Yan gît sous ce sol. »

Depuis les années 1960, Site de Liulihe est devenu le camp de base incontournable des archéologues. Au fil des ans, de vastes campagnes de fouilles ont progressivement révélé les vestiges de la capitale du Yan pendant la période des Zhou occidentaux. Les murs de terre damée se dessinent clairement dans les carrés de fouille, tandis que les bronzes rituels de la nécropole scintillent dans la terre.

En 1973, on mena la première fouille scientifique d'une nécropole des Zhou occidentaux à Pékin. Lorsque la chambre funéraire d'une tombe de nobles fut ouverte, la patine vert émeraude des bronzes resplendit au soleil comme des gemmes. Sur la paroi interne d'un *ding* en bronze, les caractères « 匚侯 » étaient clairement visibles : « 匚 » correspondait bien à « Yan » ! Ces inscriptions de « 匚侯 » apparurent ensuite sur d'autres bronzes, tels des sceaux officiels authentifiant le site : il s'agissait bien du fief originel du royaume de Yan.

Aujourd'hui, à Dongjialin, le chemin de terre où Wu Liangcai ramassa ses tessons est devenu une route goudronnée. Mais ces tessons, ces bronzes et cette terre damée, endormis trois millénaires durant, murmurent encore : l'histoire d'une ville naît souvent du geste d'un homme ordinaire qui se penche pour ramasser un fragment oublié.

▼ Photo de groupe de certains membres du groupe de recherche de Feng Yuxiang à Taishan, prise au temple Puzhao de Taishan. Premier rang : Song Feiru (premier à droite), Su Bingqi (deuxième à droite), Zhao Chengzhi (troisième à droite), et deuxième rang : Chen Dingmin (premier à droite)



Épopée du bronze : Mémoire d'un pays dans les inscriptions

Le 29 novembre 1986, un vent glacial soufflait sur Site de Liulihe. Ce jour-là, dernière journée avant la fin des travaux, les fouilles de la tombe M1193 étaient arrivées au niveau crucial : le

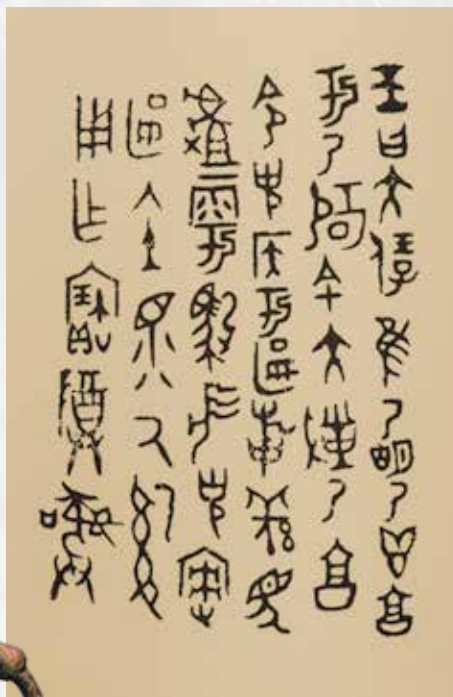


▲ Kelei

fond. Soudain, la neige tournoya. Pressés de soustraire les trésors au gel, tous accélérèrent le rythme.

Lors du dégagement de la chambre funéraire, ils découvrirent un sondage clandestin béant de trois mètres de largeur. Le chaos régnait : là où devaient s'amonceler les offrandes, il ne restait que du limon bouleversé, même le cercueil interne était déchiqueté.

Du sud-est de la fosse, un cri retentit : « Attendez ! Qu'est-ce donc ? » La sonde avait heurté une surface dure. L'archéologue écarta la terre et deux silhouettes vert-bleuâtres apparurent peu à peu. Une fois nettoyées, on put admirer le ventre rebondi d'un léi et le bec trapu d'un hé, intacts ! Plus saisissant



▲ Inscription sur le Kelei

encore, des signes gravés ornaient leurs parois internes.

« Des inscriptions ! » une voix jaillit, figeant les flocons de neige en plein vol. Les flocons fondant sur la patine verte dessinaient des perles liquides, des larmes de bronze après trois millénaires.

Couverts de limon, les bronzes furent intégrés à un coffre du chantier au crépuscule. Deux mois plus tard, dans la lueur de l'atelier, des ébauchoirs en bambou grattèrent la corrosion. Quarante-trois caractères Jinwen (écriture bronze) surgirent, alignés en garde d'honneur.

« 令克侯于匱 » (Ling Ke Hou Yu Yan - Ordonner à Ke de régner sur Yan). Un silence sacralisa l'espace. Yan Hou Ke, Ke, le premier prince de Yan, était le fils de Zhao Gong Shi, ce dignitaire emblématique qui avait aidé le roi Wuwang des Zhou à renverser la dynastie Shang et fonder la dynastie Zhou. Retardé par les affaires d'État à Haojing, le prince envoya son fils fonder ce royaume au nord. Ces vases, baptisés « Kelei » et « Kehe », furent coulés pour sceller l'investiture. Le *Lei* porte deux anses animales mordant des anneaux, têtes tournées en gardiennes du secret.

L'anse zoomorphe du *he*, gueule béante, semble encore bruire du cliquetis des libations. Prodige : leurs inscriptions sont identiques, ne différant que par leur disposition – contrats scellés contre l'oubli.

Ces inscriptions sont comme une clé qui déverrouille le passage du *Shiji* où il est écrit : « On confia le fief de Yan du Nord à Zhaogong. » Lorsque les experts les ont traduites en chinois moderne, on aurait cru assister, comme en vision, à une scène vieille de plus de 3 000 ans. Le roi céleste des Zhou se tenait dans la salle d'audience, un gui en jade à la main, et annonçait solennellement l'enfeoffement à Ke, qui était agenouillé devant lui. Ke, tenant l'édit d'investiture, se retourna et s'engagea dans son périple vers le nord, suivi par les six clans du peuple des Shang.

Plus extraordinaire encore, ces inscriptions ont permis de dater la fondation de Pékin.

Selon le *Shiji*, après avoir vaincu le dernier roi des Shang, le roi Wuwang de la dynastie Zhou aurait donné le royaume de Yan en fief. Mais quand la campagne du roi Wuwang contre Zhouwang des Shang a-t-elle exactement eu lieu ?

Depuis plus de deux millénaires, de Liu Xin de la dynastie Han occidentaux aux érudits de l'époque moderne, plus de quarante dates différentes ont été proposées. Avec la découverte de l'inscription « Sui Ding Ke Wen (ou « Hun ») Su You Shang » sur le *gui Li* mis au jour à Lintong, dans le Shaanxi, il a été possible de savoir qu'une comète était apparue dans le ciel lors de la victoire du roi Wuwang sur la dynastie Shang.

Les astronomes ont suivi cette piste en remontant le temps : la comète Halley est apparue en 1910. Selon son cycle de retour de 76 ans, en remontant 40 fois, on obtient l'année 1057 av. notre ère. J.-C.

En combinant ces informations avec les enregistrements des phases lunaires dans le *Shangshu*, le projet de chronologie des dynasties Xia, Shang et Zhou a permis de fixer l'année de la conquête du dernier roi Shang par le roi Wuwang de Zhou à environ 1 046 av. J.-C.

Selon ce calcul, entre l'enfeoffement du prince Ke de Yan et l'année 2025, l'histoire de la fondation de Pékin remonte donc sur exactement 3 070 ans.

Aujourd'hui, le *Ke Lei* et le *Ke He* occupent une place de choix dans les vitrines du Musée de la capitale, et l'inscription de 43 caractères a été imprimée agrandie, puis collée sur le panneau d'exposition.

Les enfants pointent souvent du doigt le caractère « 匱 » (un caractère ancien) et demandent : « Qu'est-ce que cela signifie ? »

Le médiateur culturel leur répond toujours avec le sourire : C'est le plus ancien caractère pour « Yan », le premier nom de Pékin !

Devant ces deux trésors nationaux, on croit entendre le bruit de la fonderie de bronze de l'époque.

Lorsque le prince de Yan apporta ces deux objets à Site de Liulihe, construisit des remparts et fonda son royaume, il ne se doutait sans doute pas que son nom, gravé sur ces objets rituels en bronze, serait, trois mille ans plus tard, le point de référence pour dater le début de la ville.

Édification de la capitale : berceau de Pékin

Pourquoi qualifier Liulihe de « berceau de Pékin » ? Tout simplement parce que ces vestiges urbains sont non seulement les plus anciens de la région de Pékin, mais aussi une « graine de civilisation » qui a semé les germes de la future ville de Pékin.

Par exemple, la conception de ses remparts a influencé le principe architectural de « symétrique par rapport à un axe central » de Pékin ultérieur, sa technique de fonte de bronze a probablement préparé le terrain pour la fabrication d'armes sophistiquées pendant la période des Royaumes combattants, et son emplacement géographique coïncide étonnamment avec celui de la capitale actuelle : « adossée à la montagne et bordée par l'eau ».

Les découvertes sur le site de Liulihe ont même totalement reconfiguré notre conception de l'histoire de Pékin.

Autrefois, on croyait que la civilisation de Pékin ne commençait qu'à l'époque des

Qin et Han, mais la découverte des remparts de la dynastie Zhou occidentale et des bronzes gravés au nom de Yan Hou à Liulihe prouve que la ville avait déjà un statut de « capitale » dès le XI^e siècle av. J.-C.

Ce « bond en avant » dans la ligne temporelle repousse l'histoire de Pékin de près d'un millénaire vers le passé, lui valant ainsi le titre de « capitale ancienne », au même titre que Xi'an et Luoyang.

Les fouilles du site de Liulihe ont eu un impact décisif sur la compréhension de l'enfeoffement de Yan au début de la dynastie Zhou, et ont également permis de découvrir à quoi ressemblait la première « ville de Pékin ».

Cependant, le récit archéologique de ce site faisait l'objet d'une controverse : les fouilles précédentes avaient confirmé l'existence d'une seule enceinte urbaine, mais certains chercheurs ont suggéré que la capitale de Yan sous les Zhou occidentaux devait cacher un agencement plus vaste avec une enceinte extérieure encore inédite.

Cette hypothèse a trouvé une réponse éblouissante en 2019, lorsque les bèches

▼ Les grandes installations en pisé découvertes sur le site de Liulihe à Fangshan révèlent l'ampleur et la structure d'un ensemble architectural de haut niveau



archéologiques ont réveillé la terre jaune endormie : des remparts et des douves continus ont alors émergés au nord et à l'est de l'enceinte intérieure, tels deux dragons minéraux pétrifiés dans le silence séculaire. La superficie attestée bondit de 600 000 m² à plus d'un million de m².

Cette découverte a totalement changé la connaissance du milieu scientifique de l'organisation urbaine de Site de Liulihe : la capitale des Zhou occidentaux n'était pas entourée d'une seule enceinte, mais de deux enceintes imbriquées. Qui pourrait affirmer qu'une troisième ne verrait pas le jour ?

Cette disposition d'enceinte intérieure et extérieure, une épopée architecturale figée dans la terre, rappelle le site de Zhouyuan et témoigne de la sagesse ancestrale de la conception de villes, tout en illustrant la stratégie des Zhou de confier largement des fiefs aux vassaux et en faire les remparts de la dynastie.

Ici, sur ce site, se trouve la preuve matérielle la plus solide de l'IP de Pékin en tant que centre politique féodal.

Ce qui est plus étonnant, ce sont les fondations en terre battue de ces grands ensembles de bâtiments, qui constituent le complexe architectural le plus vaste et le mieux conservé des fiefs des Zhou occidentaux. Ces

vestiges témoignent silencieusement de l'esthétique de la construction de cette ville : une enceinte régulière comme un échiquier, le quartier palatial occupe le centre de l'enceinte, comme un cœur animant le poulx de toute la cité. Cette disposition, parfaite illustration des principes architecturaux des Zhou, restituant la majesté de la capitale fondatrice du Yan, Site de Liulihe.

Quant aux nécropoles à couloirs funéraires, ils témoignent d'une autre page de l'histoire des familles Leur nombre dans les fiefs des Zhou n'est dépassé que par ceux du temple de Zhou Gong et de Jin Hou. Leur ordre renferme en silence le code de la lignée de la famille du prince de Yan.

À l'instar des autres fiefs, leur forme constitue un manuel rigoureux des rites, illustrant l'ordre hiérarchique de la société des Zhou.

Parmi les objets exhumés, rien n'est plus émouvant que l'inscription sur le bronze de Zuo Ce Huan : « Tai Bao Yong Yan », quatre caractères qui ont traversé trois millénaires comme autant de messagers. Ils révèlent que Zhao Gong Shi, l'un des trois grands princes du début de la dynastie Zhou (Tai Bao), s'était personnellement rendu dans le royaume de Yan pour y poser les fondations de la capitale.

Preuve irréfutable du lien organique entre le royaume de Yan et la Plaine

centrale de la Chine, cette inscription révèle également l'importance stratégique de cette ville dans le paysage politique du début de la dynastie Zhou.

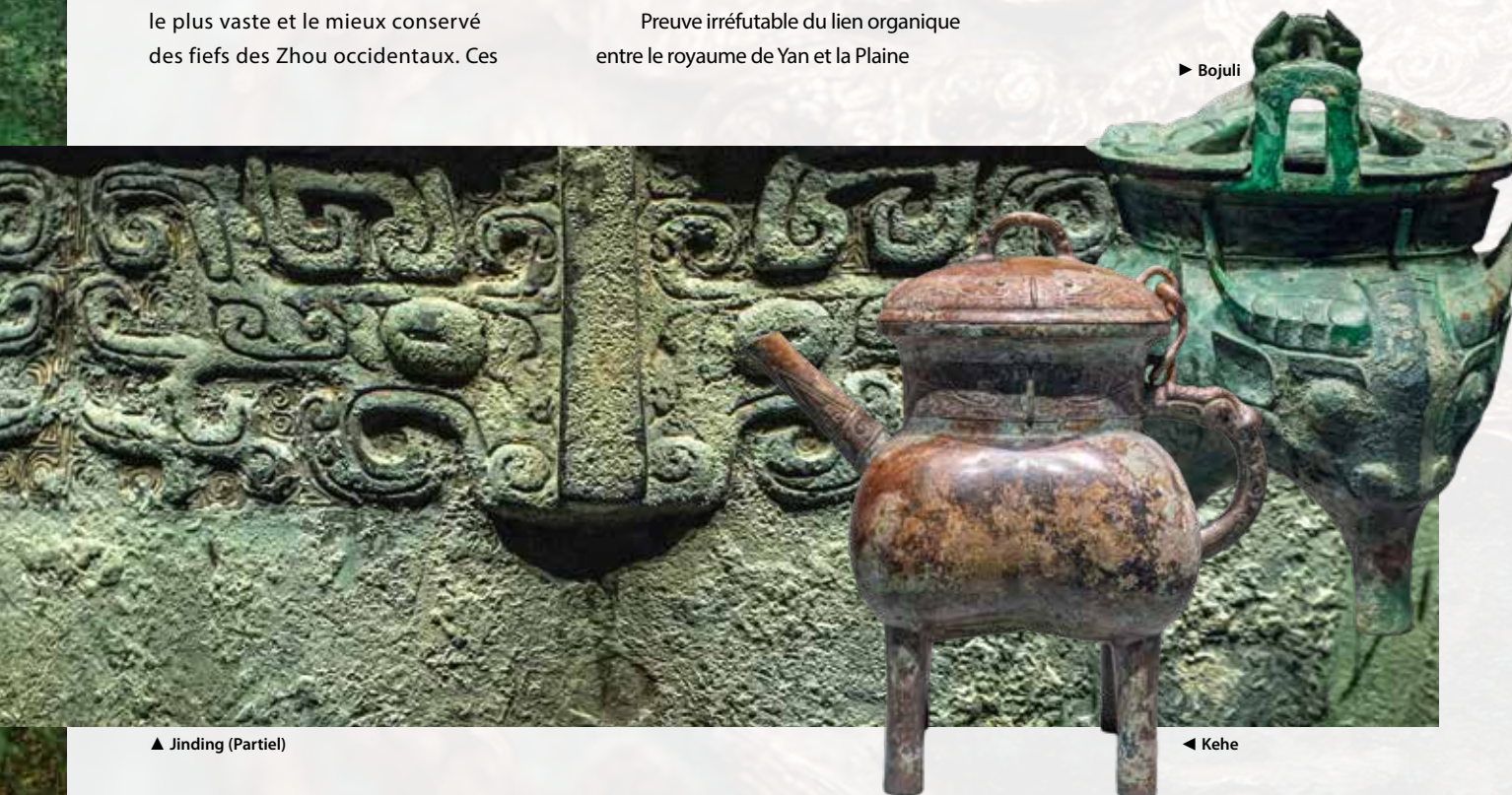
Lorsque les remparts, les palais, les tombes et les inscriptions sur le bronze répondent les uns aux autres dans la terre jaune, Liulihe cesse d'être un simple numéro de site archéologique - froid et abstrait - pour devenir la capitale vivante des Zhou occidentaux.

Avec ses textures de terre battue et l'éclat de son bronze, elle raconte la gloire de Yan, « rempart des Zhou », et marque le point de départ le plus distinctif des trois millénaires d'histoire urbaine de la région de Pékin.

Perspectives futures : Dialogue entre les civilisations dans le parc archéologique

Liulihe écrit un nouveau chapitre de son histoire avec la construction à grande échelle de son parc archéologique.

Depuis la plateforme d'observation, les doubles remparts se détachent



▲ Jinding (Partiel)

◀ Kehe



▲ Participation d'étudiants internationaux aux fouilles archéologiques de Liulihe

clairement sur les images prises par le drone : les douves de l'enceinte intérieure sont larges et régulières, les fondations de l'enceinte extérieure s'allongent tel un dragon minéral en léthargie séculaire et les soubassements en terre damée des grands bâtiments se marient harmonieusement avec les hangars archéologiques modernes.

Inscrit sur la liste des projets de parcs archéologiques nationaux, ce site recrée numériquement la splendeur de la capitale Yan d'il y a trois millénaires.

Selon le plan, le parc accueillera un nouveau musée, un centre d'expérience archéologique et une zone de reconstitution en réalité virtuelle.

Le musée du site utilisera la technologie du jumeau numérique pour restituer l'architecture du palais princier de Yan, tandis que le module de travail archéologique permettra au public de suivre à distance le dégagement stratigraphique en temps réel.

Cette triade opératoire « fouille-conservation-médiation » redéfinit la perception du public à l'égard des civilisations anciennes.

Quant au modèle de l'École internationale d'archéologie, il sera étendu aux pays situés le long de la « Ceinture et Route » afin de former plus de spécialistes

archéologiques interculturels.

« L'archéologie n'est point une chasse au trésor, mais un dialogue avec l'histoire », écrit Caitlin dans son rapport de fin de stage. Chaque fragment de poterie, chaque décor en bronze ou chaque séquence d'ADN est une « capsule temporelle » léguée par nos ancêtres et qui attend d'être ouverte grâce aux clés de la technologie et des humanités.

Des tessons fortuits de 1945 au fonctionnement institutionnalisé de l'École internationale en 2025, Liulihe incarne, en miniature, l'histoire de l'archéologie chinoise : passant d'une « archéologie de sauvetage » à une « synergie pluridisciplinaire » (changement de paradigme), de la « vérification des textes » à la « reconstruction historique », mais avant tout, il s'agit de la mission culturelle de « réincarner les témoins du passé ». Chaque motte de terre, chaque tesselle, chaque patine bronze scande la même épopée : Pékin est né de trois millénaires de souffles telluriques et de mains anonymes entrelacées.

Effleurer ces limons aux empreintes de pilonnage, c'est sentir irradier la chaleur des paumes ancestrales. La même terre jaune, la même respiration - depuis trente siècles, nos souffles se mêlent à ceux des bâtisseurs de Yan.

Conseils

Bronzes qui parlent

Les bronzes de Liulihe sont tous des conteurs hors pair. *Le li de Bo Ju* restauré arbore sept têtes bovines (couvercle et corps) : cornes dressées en spirale, jusqu'aux plis du museau ciselés au détail près. La radiographie révèle un noyau coulé en alliage étain-plomb logé dans chaque tête. L'intérieur du couvercle atteste qu'il fut fondu pour commémorer les faveurs du prince de Yan à Bo Ju.

Le *Zun du Zuo Ce Huan* captive davantage. L'inscription « Tai Bao Yong Yan » sur sa panse relate sa participation à la fondation de la capitale sous les ordres de Zhao Gong. Les analyses révèlent un bronze extrait à Zhouyuan (Shanxi), mais une technique porteuse de l'empreinte des Shang : tout indique que ce maître scribe, probablement héritier des Shang déchus, mit son art ancestral au service du nouveau pouvoir des Zhou.

Le plus fascinant reste le *gui* « couvercle erroné ». Exhumé en 2021, il présente un couvercle non apparié, orné d'un décor identique à celui d'un *gui* « Yu » découvert quarante ans plus tôt. Les archéologues y voient une paire originelle : les couvercles furent intervertis lors de l'inhumation, scellant ainsi une erreur de trois millénaires.

Bronze magique créations étranges

Surnommée « royaume du bronze » dans l'archéologie mondiale, la Chine possède des œuvres qui ont marqué sa civilisation depuis plus de 3 000 ans : des objets primitifs des Xia, des vases rituels des périodes des Shang et Zhou, ainsi que l'apparat cérémoniel des Qin et Han, le bronze constitue l'un de des emblèmes. Qu'il s'agisse d'ustensiles rituels, d'armes de bataille ou d'objets du quotidien, ces trésors, fondus dans un alliage de cuivre, d'étain et de plomb, témoignent du parcours glorieux de la civilisation chinoise, du réveil à la maturité.

La magie des bronzes chinois réside non seulement dans leur maîtrise technique, mais aussi dans l'imagination insufflée à ce matériau. Ces vestiges millénaires recèlent la vision romantique du monde de nos ancêtres et exercent un charme indéniable qui transcende le temps et l'espace.



Yachouyue (Objet rituel en bronze)

Le Yachouyue est considéré comme le « roi des emojis » des objets antiques, il est aussi connu sous le nom de « Bob l'Éponge en bronze ». Le Yachouyue est un objet rituel en bronze de la dynastie des Shang. Il arbore un visage ajouré : grands yeux ronds, lèvres souriantes et dents en créneaux semblables à des murailles ; toute une figure qui rit à pleines dents. Cependant, son air innocent est trompeur : il s'agit d'un authentique objet rituel d'il y a 3 000 ans. L'inscription de « Yachouyue » gravée sur l'instrument ainsi que sa forme exagérée témoignent de son statut prestigieux. Deux spécimens existent : l'un est exposé au musée national de Chine et l'autre au musée du Shandong.



Shenmianwenzun (Ustensile à visage en bronze)

Cette pièce en bronze fait sensation dès le premier regard. Son visage est conçu de manière très originale : il possède des yeux percutants et expressifs, ses paupières ressemblent à celles de l'œil humain, on voit les orbites, les globes oculaires et les pupilles clairement différenciés. Ses sourcils arqués, composés de lignes verticales, évoquent deux croissants de lune suspendus. Le nez est proéminent, avec des ailes rondes et larges, semblables à un nez humain. L'ensemble du « visage divin » est tridimensionnel, vivant et d'une réalité saisissante. Son style artistique unique et la patine bleue rare qui recouvre une partie de sa surface lui confèrent une allure singulière. Elle est actuellement conservée au Musée de Suizhou.



Vase de Zenghouyi

Cet « ensemble luxueux pour repas à deux » de la période des Royaumes combattants se compose d'un *zun* et d'un plateau en bronze. À première vue, il semble être décoré des volutes de nuages dentelées, mais de près, ces « nuages » sont en réalité des motifs ajourés d'innombrables dragons entrelacés d'une complexité éblouissante. Le col du *zun* est orné de quatre léopards à la tête renversée, la langue sortie, et le corps est paré de dragons et de serpents. Les quatre anses du plateau sont également une merveille d'entrelacs ajourés. Somptueux et hypercomplexe, cet ensemble est le summum de l'art bronzer chinois. Il est conservé au Musée de la province du Hubei.

Tongxizun (Ustensile en bronze sacrificiel)

Sur ce « cheval céleste » à deux cornes et deux ailes, il y a de la place pour de petits animaux : un tigre se tient debout sur le cou, un dragon à queue enroulée se trouve sur la poitrine et un autre à l'extrémité de la queue du cheval, tandis qu'un phénix se dresse sur le couvercle. Un véritable « véhicule de luxe » mobile pour créatures mythiques, gravé densément de dragons, de tigres et de motifs délicats. Il est conservé au Musée archéologique de Chine.



Arbre sacré en bronze des Shang

Parmi tous les bronzes chinois découverts à ce jour, le Monumental Arbre Sacré n° 1 est le plus imposant : il mesure 3,96 mètres de haut et se compose d'un arbre, d'un dragon et d'un socle. L'arbre possède trois couches de branches, qui en comptent trois à chaque couche, sur lesquelles sont perchés des oiseaux sacrés. Un dragon tressé serpente le long du tronc. Son socle ajouré, représentant la « montagne sacrée », est orné de motifs solaires et de nuages éthérés. Certains y voient le « Jianmu » du *Shan Hai Jing*, c'est-à-dire l'échelle vers le ciel, tandis que d'autres y voient l'arbre cosmique du peuple de l'ancien royaume des Shu. Quelle que soit la vérité, il incarne le romantique et le mystérieux des temps anciens. Il est conservé au Musée de Sanxingdui.



Masque en bronze aux yeux verticaux des Shang

C'est le masque le plus singulier de Sanxingdui : il possède des yeux en forme de colonnes de 16 cm de haut qui permettent de voir à plus de mille lieues ; ses oreilles écartées captent tous les bruits de vent ; son nez est court, les narines retroussées comme chez un taureau ; sa bouche est relevée, laissant entrevoir la langue et une expressions d'un sourire énigmatique. Son front, orné d'un trou carré, sans doute prévu pour porter une parure somptueuse qui amplifierait son aura. D'où ses surnoms de l'« œil de mille lieues » et l'« oreille de tous les vents ». Il incarne l'imagination débordante dans la culture de l'ancien royaume des Shu. Il est conservé au Musée de Sanxingdui.



Éclat de la dynastie Han

Texte Zhang Jian Photos prises par Tong Tianyi, Zhang Xin, Zhao Shuhua

Le 18 mai 2025, le parc-musée archéologique des ruines de l'ancien comté de Luxian, situés dans le district de Tongzhou, près de Pékin, ont officiellement ouvert leurs portes au public pour une période d'essai. Ils sont ainsi devenus le premier parc archéologique de la capitale chinoise à fonctionner sous la forme d'un « parc-musée ». Deux jours plus tard, le musée des tombeaux de la dynastie Han occidentale de Dabaotai, situé dans le district de Fengtai, a changé d'identité pour devenir le musée des sites archéologiques de Pékin. Ce dernier comprend trois sites, dont celui de Dabaotai.

Les deux sites archéologiques majeurs de la dynastie Han de Pékin sont désormais sous le feu des projecteurs : l'un raconte la vie quotidienne des habitants et l'autre évoque le repos éternel des souverains. Ils ne sont pas seulement une présentation importante des résultats des fouilles archéologiques de cette période, mais aussi deux miroirs qui, ensemble, composent une IP culturelle et intellectuelle autour de l'histoire de Pékin à l'époque des Han, et reflètent la splendeur de la ville d'il y a deux mille ans.

Renaissance d'une ville de la dynastie Han - Ancien comté de Luxian

En 2016, les travaux préliminaires de construction du second centre-ville de Pékin ont débuté, en parallèle à des fouilles archéologiques. Ces « travaux complémentaires » ont permis de faire une avancée majeure dans l'archéologie de la dynastie Han à Pékin : une ville entière datant de la dynastie Han occidentale a été mise au jour. Il s'agit de l'ancien comté de Luxian.

Le comté de Luxian, qui fut autrefois un comté important de la préfecture de Yuyang, a été fondé en 195 av. J.-C., la douzième année du règne de Gaozu de la dynastie Han occidentale. Géographiquement, il se situe à l'est de Jicheng (d'où on aperçoit Jicheng à l'ouest), au sud de Yuyang (gardant la voie vers le nord) et à l'ouest de Jieshi (contrôlant l'accès à l'est). Il occupe une position stratégique, à la croisée des communications et au cœur d'un carrefour militaire.

Les fouilles ont mis au jour une cité d'environ 550 à 600 mètres de côté, entourée de douves. Son plan rigoureux, avec ses voies, ses puits, ses fours à céramique et ses sépultures sur 35 hectares, reflète fidèlement le centre administratif du comté Han vieux de plus de 2 000 ans. Ce témoignage exceptionnel, miraculeusement préservé, est une pièce unique pour l'archéologie de la région de Pékin.

Ce sont ces fragments de vie exhumés des strates historiques qui touchent plus profondément que l'organisation urbaine.

Sous le pinceau des archéologues, des tessons de jarres, des scories métallurgiques, des outils aratoires rouillés, des madriers de puits et des sceaux en céramique ont ressurgi du passé. Tous ces vestiges ordinaires témoignent de l'existence concrète des habitants des Han.

Le site archéologique de l'ancien comté de Luxian a livré des vestiges sidérurgiques et céramiques d'une richesse exceptionnelle : antéfixes, parois de fourneaux, scories de fusion, fragments de moules en terre, ainsi qu'un véritable quartier artisanal dédié à la poterie. La découverte la plus spectaculaire est un complexe métallurgique situé au sud-ouest de l'enceinte, qui pourrait être celui d'une fonderie privée.

Mais la révélation majeure inclut également l'exhumation de plus de 200 puits des Han, répartis en réseau à travers la cité. Leur diversité typologique témoigne éloquentement de l'ingénierie hydraulique et de la vie sociale de l'époque. Le puits n° 8 se distingue notamment par son diamètre de 5,55 mètres, un record pour les structures hydrauliques antiques de la région de Pékin. Dans un puits à parement céramique de la période des Han occidentaux (206 av. J.-C. - 9 apr. J.-C.), les archéologues ont exhumé une cruche intacte, dernier vestige échappé des mains d'un puisatier distrait. Ce « vase évanoui dans le temps » opère une résurrection archéologique : son propriétaire a-t-il longtemps contemplé ces profondeurs insondables, désemparé ? Lui serait-il jamais venu à l'esprit que son malheur deviendrait, deux millénaires plus tard, le trésor des archéo-historiens ?

Ces objets funéraires miroirs du quotidien ouvrent une fenêtre unique sur la société des Han. Le musée du site archéologique de l'ancien comté de Luxian, au sud du parc éponyme, fait revivre par ses collections toute une cosmogonie domestique : bestiaire naïf en terre cuite (poules dodues, canards gourmands, colombes tendres) ; scènes de cuisine suspendues : cuisinier accroupi, bonnet de lin, lame figée sur les légumes ; épigraphie vibrante :



▲ Figurines en terre cuite et Cliquets en fer découvertes sur le site de l'ancien comté de Luxian

« Dignité mandarinale - Félicité sans déclin - Prospérité absolue » ; jusqu'aux plus intimes reliques : dé à coudre patiné par le temps, miroir aux effluves féminins... Autant de tessons de vie qui recomposent la cartographie du quotidien sous les Han. Cette jarre, estampillée du sinogramme « 亭 » (tíng, poste de contrôle), nous livre une clé essentielle pour comprendre le système de régulation marchande sous la dynastie Han occidentale. Chaque produit destiné au commerce devait alors recevoir l'empreinte officielle des gardes-patrouilleurs, ce qui transformait ces sceaux en preuves tangibles de l'application rigoureuse des décrets impériaux jusque dans les échoppes les plus modestes de l'Empire.

Une trépanation sous les Han ? Voilà qui défie nos préjugés historiques ! Pourtant, ce crâne féminin exhumé dans le bassin de Pékin en porte la trace indubitable : une perforation ovale de 30 x 15 mm aux bords parfaitement nets, réalisée il y a deux millénaires, sous la dynastie Han occidentale.

Les paléopathologistes y voient la plus ancienne intervention neurochirurgicale documentée au nord de la Chine. Cette prouesse médicale d'une précision troublante révèle la sophistication insoupçonnée de la médecine de cette époque.



▲ Reconstitution de scènes de la vie quotidienne dans les ruines de l'ancienne ville de Luxian



▲ Des poteries portant l'inscription « pavillon » ont été découvertes sur le site de l'ancienne ville de Luxian



▼ Crâne trépané (pratique médicale ancienne) découvert sur le site de l'ancienne ville de Luxian



En entrant dans le parc archéologique de l'ancien comté de Luxian et dans le musée éponyme, on a l'impression de remonter deux mille ans en arrière, à une époque où les fonctionnaires du comté sonnaient la cloche pour ouvrir les bureaux, où les rues s'animaient peu à peu, où les femmes rentraient chez elles avec des seaux d'eau, où les enfants couraient et jouaient, et où la fumée s'élevait des fourneaux en terre cuite. Ces scènes de la dynastie Han, qui n'existaient

auparavant que dans l'imaginaire, deviennent ici familières, crédibles et tangibles grâce à la reproduction des rues, des murs en pisé, des portes d'entrée, des clôtures en bois, des puits, des meules en pierre et de tous les ustensiles de la vie quotidienne.

Au deuxième étage se trouve le « Salon culturel de la dynastie Han », où les visiteurs peuvent participer à des expériences

archéologiques interactives, déguster des pâtisseries inspirées des canards en terre cuite, feuilleter des livres anciens dans un coin lecture et acheter des produits culturels et artisanaux typiques. Cette fusion inédite « parc-musée archéologique » illustre l'innovation pékinoise dans le domaine muséal. Elle vivifie les collections tout en intégrant l'histoire au rythme urbain et au quotidien des citoyens. Elle permet de donner vie aux objets archéologiques et d'intégrer véritablement l'histoire à la vie des habitants ainsi qu'au rythme de la ville.

Échos du palais souterrain : mausolée de Dabaotai

À la différence des reconstitutions archéologiques de la vie quotidienne des habitants de la dynastie Han présentées sur le site de l'ancien comté de Luxian, le mausolée de Dabaotai témoigne de la vision et de l'imagination d'un membre de la famille royale sur le thème de la « cessation et de l'éternité » de la vie, il y a plus de 2 000 ans.

Le mausolée de Dabaotai abrite la sépulture de Liu Jian, prince Guangyang sous les Han occidentaux (206 av. J.-C. - 9 apr. J.-C.). Descendant direct de l'empereur Wudi et fils du prince de Yan, Liu Dan, ce membre éminent de l'aristocratie impériale nous a légué un trésor archéologique sans précédent : découvert en 1976, ce tombeau princier constitue la première structure complète de « Huangchang Ticou » jamais exhumée en Chine, offrant un témoignage exceptionnel sur l'architecture funéraire de la dynastie Han.

Le « Huangchang Ticou » constitue l'apogée de l'architecture funéraire de la dynastie Han, un privilège originellement impérial. L'expression « Huangchang » (littéralement « intestins jaunes ») désigne des poutrelles de cyprès écorcé dont la teinte dorée du bois de cœur, taillé en longues sections rectilignes, évoque des viscères auréolés. Quant au « Ticou », il désigne l'assemblage de ces poutres,

dont les extrémités sont orientées vers le caveau central. Ce dispositif forme ainsi une muraille concentrique de bois brut, une véritable citadelle protectrice enserrant le défunt. Ultime hommage des Han, cette structure sacrée incarnait leur conception de la protection de l'esprit et de l'âme.

Le mausolée de Dabaotai présente une structure unique appelée « Huangchang Ticou », une technique funéraire spécifique de la dynastie Han : ses parois est, ouest et nord sont composées de 30 assises superposées, chacune formée de plus de 100 pieux de cyprès. La paroi sud comporte une ouverture en forme de porte destinée à laisser passer l'âme du défunt. Les plus de 10 000 pieux de cyprès, ajustés avec une telle précision qu'ils s'emboîtent parfaitement pour former des murs horizontaux, témoignent non seulement de la haute stature de Liu Jian, le propriétaire du mausolée, mais aussi de sa réflexion sur l'au-delà.

Pour les anciens, la mort n'était pas une fin, mais le début d'une nouvelle vie dans un « autre monde ». Comme on disposait d'un palais de son vivant, on

devait en avoir un aussi après la mort ; les rituels observés de son vivant devaient être encore plus stricts après sa mort. C'est pourquoi le mausolée de Dabaotai n'est pas seulement un tombeau, mais un « palais royal » dans lequel Liu Jian continue de jouir d'un luxe et d'honneurs éternels dans l'« autre monde ».

Le mausolée de Dabaotai est bien plus qu'un simple tertre funéraire : c'est un véritable « palais souterrain » d'une

intégrité remarquable. Son architecture s'articule autour d'un noyau central en « Huangchang Ticou » (bois de cèdre empilé) qui abrite cinq cercueils concentriques destinés à accueillir les dépouilles. Cet ensemble est composé d'une avant-cour, une chambre funéraire et une galerie périphérique, formant un complexe d'une ampleur majestueuse.

Le couloir funéraire mène à la salle d'entrée, comme si des fonctionnaires



▲ Schéma de la tombe Han de Dabaotai

▼ « Huangchang Ticou » (disposition de bois de cèdre jaune) de Dabaotai (Partiel)



étaient venus en visite. La salle d'entrée fait office de salon avec deux grands lits laqués disposés de part et d'autre ainsi qu'une grande table en pierre servant de table basse. Liu Jian aimait beaucoup la chasse de son vivant

Conseils

Danseuse en jade

Époque : Dynastie Han occidentale.

Dimensions : 5,4 cm de long, 2,6 cm de large et 0,4 cm d'épaisseur.

Lieu de découverte : tombe n° 2 du roi Guangyang de la dynastie Han occidentale, à Dabaotai, dans le district de Fengtai, à Pékin.

Cette danseuse est entièrement sculptée dans du jade blanc, transparent et lisse. Elle est réalisée selon les techniques de la sculpture en relief et de la gravure sur les deux faces et représente la silhouette gracieuse d'une danseuse de la dynastie Han. La danseuse a un visage ravissant. Elle porte une longue robe à col croisé et une fine ceinture à la taille. Elle se tient légèrement de profil, un bras levé, la longue manche effleurant le sommet de sa tête, et l'autre bras posé sur la taille. Les pans de sa robe flottent et l'ourlet de sa jupe ondule comme des nuages emportés par le vent, dans une danse gracieuse. L'ensemble de l'objet reproduit avec vivacité la grâce des danseuses de la dynastie Han, « longues manches agiles et taille fine », et constitue un chef-d'œuvre artistique parmi les objets en jade de cette période.



et partageait son gibier avec les autres. Le couloir de la salle d'entrée a été aménagé en armurerie où sont exposés divers arcs, flèches, épées et lances. Dans les plats et les grandes jarres de l'antichambre sont disposés des oies, des cygnes, des lapins sauvages, des sangliers, des cerfs et des moutons séchés au vent. On trouve également sur la grande table en pierre de magnifiques récipients à vin et des pièces d'échecs en ivoire sculpté, comme si Liu Jian était encore là, se reposant, festoyant et jouant aux échecs, respectant les règles de bienséance comme à son habitude.

La chambre funéraire, véritable sanctuaire de ce « palais hypogée », abrite cinq sarcophages emboîtés les uns dans les autres. Le plus intérieur abrite Liu Jian, paré d'une somptueuse armure de jade reliée par des fils d'or. Sa tête repose sur un coussin zoomorphe en bronze incrusté de gemmes et figurant un dragon impérial, tandis qu'un lit de disques cérémoniaux en jade et une jonchée de sapèques en bronze complètent cette mise en scène. Cet étalage fastueux des rites funéraires les plus élevés de la cour des Han, constitue l'ultime étalage du prestige du défunt.

On y trouve également des objets funéraires précieux : statuettes de danseuses en jade blanc (les fameuses « danseuses de jade » han) ; heurtoirs architecturaux en bronze doré à motif de taotie ; pendentifs zoomorphes en jade sculpté (motif chihlong) ;

▼ Agate filée à teinte de sang de coq



► Protection pour la tête du cheval en bronze, sculptée avec le dragon vert, le tigre blanc, le phénix rouge et la tortue-serpent (Xuanwu), et incrustée d'or et d'argent

▼ Pendentif en forme d'anneau en jade d'un motif dragon et phénix



Conseils

Yuxi (Jade) en forme de tête de phénix

Époque : Dynastie Han occidentale.

Dimensions : 11,8 à 11,9 cm de long, 2,4 à 2,5 cm de large et 0,4 à 0,5 cm d'épaisseur.

Lieu de découverte : tombe n° 2 du roi Guangyang de la dynastie Han occidentale, à Dabaotai, dans le district de Fengtai, à Pékin.

Le yuxi est un type de jade courant à l'époque Han. Il se présente généralement par paires de taille identique et ornées de motifs similaires. Cette paire de yuxi faisait probablement partie d'un ensemble de parures. Porter un yuxi symbolisait en effet la capacité à résoudre des problèmes complexes et à apaiser les troubles ; c'est la raison pour laquelle les empereurs et les nobles aimaient en porter pour affirmer leur talent de gouvernants.

Le yuxi en forme de tête de phénix a la forme d'une dent de carnivore : il est plat et allongé. On y voit un phénix se retournant, sculpté en openwork, dont le corps est courbé et la queue pointue comme un cône. Les yeux, les plumes et les autres détails sont gravés en creux et la sculpture est réalisée sur les deux faces : le travail est méticuleux et la posture vivante.



miroirs cosmologiques en bronze à « nébuleuses stellaires » ; plaques cérémonielles (xingpei) à double iconographie dragon-phénix. Ces chefs-d'œuvre d'artisanat impérial relient le monde des vivants avec celui des morts constituent une véritable grammaire symbolique permettant au défunt de négocier sa transcendance entre les mondes visible et invisible.

La réflexion de Liu Jian sur la mort s'inscrit dans le contexte culturel de son époque. Les Han érigeaient en dogme le précepte confucéen « servir les morts comme on sert les vivants » (shi si ru shi sheng), concevant la mort comme un prolongement de l'existence dans une perspective d'éternité. Leur mausolée-monde, agencé selon une vision cosmique rigoureuse, se compose de quatre éléments : une liturgie, une hiérarchie, une résidence et une clarté.

Cette ténacité à structurer l'au-delà peut déconcerter notre modernité. Pourtant, c'est dans cette quête de l'éternité que réside l'essence de l'art funéraire de cette période. Ce précieux sésame nous permet de percevoir la vision des Chinois, il y a deux millénaires, de la mort, des rituels et des croyances. Le musée rénové de Dabaotai devient un espace muséal, prolongeant le théâtre spatio-temporel. Son architecture pyramidale tronquée, fidèle aux tumulus han, présente un design d'exposition en contrebas. Grâce à des jeux de lumière et d'ombre ainsi qu'à des restitutions réalistes, la vie et la mort du roi Guangyang, le monde terrestre et le monde souterrain, les liturgies et les croyances sont mis en parallèle, offrant une vision d'ensemble du monde matériel et spirituel de l'aristocratie de la dynastie han.

La quintessence des Han perpétue, son continuum civilisationnel inaltéré. Dès les Han occidentaux, ce qui était alors le territoire des Yan voyait déjà germer les semences d'une civilisation qui, deux millénaires plus tard, ressuscite à travers ces artefacts exhumés - véritables artères pulsatives de l'identité contemporaine de Pékin.

C'est grâce à ces sites et à ces objets archéologiques que nous voyons l'humain, la vie et que nous percevons la splendeur d'une époque. Grâce aux récentes découvertes archéologiques, nous savons que les Han ont inscrit l'essence d'un âge dans leur mode



Conseils

Heurtoir de porte en bronze doré.

Époque : Dynastie Han occidentale.

Dimensions : 24,6 cm de long et 19,9 cm de large.

Lieu de découverte : tombe n° 1 du roi Guangyang de la dynastie Han occidentale, à Dabaotai, dans le district de Fengtai, à Pékin.

Le heurtoir de porte en bronze doré représente une tête de dragon coiffée d'une couronne Boshan ornée de bois sacré et d'herbes magiques, avec deux cornes dressées et des motifs de nuages enroulés. Ses traits sont exagérés et majestueux, ses yeux sont grands ouverts, sa bouche entrouverte laisse entrevoir ses dents ; son expression est vivante et dégage une force intimidante. Outre son aspect pratique, le heurtoir avait également une fonction protectrice et apaisante, reflétant le respect que les Han vouaient aux forces mystiques.

de vie. Dans cette ville dont la valeur historique ne cesse de croître, nous sommes ramenés à l'essentiel : la véritable hauteur civilisationnelle provient souvent d'une compréhension et d'un respect de la civilisation profonde ; la véritable confiance culturelle ne consiste pas à dire « à quel point nous sommes glorieux », mais « pourquoi nous sommes devenus ce que nous sommes aujourd'hui ». En cela précisément réside l'actualité persistante de l'héritage han pour Pékin contemporain.

Silhouettes de Youzhou

Texte Zhang Jian Photos prises par Tong Tianyi

C'est une histoire de fusion et de transmission.

Lorsque les fouilles archéologiques ont levé le voile sur les strates endormies, les tombes de Hua Fang (Jin) et Liu Ji (Tang) sont devenues deux fenêtres sur l'histoire profonde : l'éclat persan reflété dans les bols de verre, scènes Tang animées des murs peints ; tristesse des épitaphes, puissance gravée dans la pierre... Par les travaux de restauration, ressurgissent les détails oubliés : vie quotidienne à Youzhou, mœurs des élites, pluriethnicité, jusqu'aux fragments de mémoire ensevelis dans les interstices du temps.

Ces fragments culturels ensevelis illuminent notre relecture des origines de Pékin, cette cité multimillénaire. La ville frontalière d'hier, devenue capitale, doit son caractère éclectique, sa vision universelle et son dynamisme civilisateur à des millénaires d'intégration ethnique et de convergence culturelle.

À Pékin, l'histoire est sous nos pas.



Une inscription gravée dans la pierre

En juillet 1965, sur le chantier de la ligne 1 du métro de Pékin, un secret endormi depuis 1 700 ans a été révélé. À 500 mètres à l'ouest du cimetière révolutionnaire de Babaoshan, dans le district de Shijingshan, une tombe en briques datant de la période des Jin occidentaux a été mise au jour. Selon les spécialistes, cette découverte constitue une « pierre angulaire de l'archéologie des Wei et des Jin à Pékin ».

Cette tombe n'est pas vaste : elle mesure 5,6 mètres du nord au sud et 2,7 mètres d'est en ouest. Dans le coin nord-est de la chambre repose une stèle funéraire en pierre verte intacte. C'est précisément cette stèle qui a permis de retracer l'histoire de Youzhou à l'époque de la dynastie Jin.

Intitulée *Inscription de la famille Hua*, elle compte 1 630 caractères gravés sur ses deux faces, pour un total de 39 lignes, et elle est celle qui compte le plus de caractères parmi les stèles funéraires connues de la dynastie Jin occidentale. Elle a été rédigée par Wang Jun, le mari de Hua Fang, un personnage controversé de cette dynastie.

Selon le *Livre des Jin*, Wang Jun était connu pour son administration cruelle et ses méthodes perfides, et il avait mauvaise réputation. Il a même été qualifié de « tyran qui accabla le peuple » par les générations suivantes. Cependant, après la mort de son épouse Hua Fang, il lui a composé une épitaphe empreinte d'affection, dans laquelle transparaissent un profond chagrin et un grand respect. Il y écrit : « Madame, vous avez géré le foyer avec bonté et sagesse, vous avez réussi à gérer le gynécée, et votre vertu s'étendait au-dehors. » Ces quelques mots sont à la fois un éloge de sa défunte épouse pour sa gestion du foyer et le respect des devoirs féminins, mais aussi la révélation de la tendresse d'une famille de lettrés.

La tombe de Hua Fang revêt une importance qui va bien au-delà de l'inscription. Le Musée de la Capitale, qui présente principalement des objets archéologiques découverts dans la région, expose aujourd'hui dans une vitrine un bol

en verre vert émeraude provenant de sa sépulture. Cet objet était déjà en morceaux lors de sa découverte, mais les restaurateurs sont parvenus à le reconstituer avec soin pour lui redonner son aspect d'origine. Transparent et cristallin, il se compose d'un ventre sphérique, d'un col rétréci, de parois ultrafines et de bossages en forme de mamelon ornant sa surface. Traité avec élégance et raffinement, il constitue un véritable chef-d'œuvre de l'art verrier. Une analyse chimique a confirmé son origine : il s'agit d'un objet importé il y a 1 700 ans du plateau iranien par les Perses sassanides.

À cette époque, la fabrication du verre en Chine en était encore à ses débuts, tandis que les objets en verre des Sassanides, appréciés pour leur texture aussi pure que la glace et le jade ainsi que pour leur éclat resplendissant, connaissaient déjà un grand succès auprès de la noblesse. Hua Fang, l'épouse du gouverneur de Youzhou, Wang Jun, utilisait ce bol en verre perse dans sa vie quotidienne, témoignant ainsi de l'engouement des nobles de l'époque pour les luxes étrangers, mais aussi de la rencontre des cultures orientale et occidentale à Youzhou. Plus important encore, cet objet a révélé à la communauté scientifique un fait essentiel : dès le début du IV^e siècle, la région de Pékin entretenait déjà des échanges importants avec la civilisation perse.

À cette époque, le principe « servir les morts comme on sert les vivants » était très important pour les gens, qui reproduisaient à tout prix les détails et les objets de la vie terrestre des défunts afin que ceux-ci

continuent de jouir de leur prestige et de leur élégance dans l'au-delà. À côté du bol en verre est exposée une magnifique sonnette en argent sphérique de 2,6 cm de diamètre. Sa partie supérieure est ornée de huit musiciens en fils d'argent fin, séparés par des motifs circulaires en arc de cercle. Répartis en quatre groupes, ils sont deux à tenir des flûtes à pan, deux à jouer de la flûte et de la trompette, deux à simuler le jeu du tambour (l'un d'entre eux a un petit tambour devant le ventre) et deux à jouer de la cornemuse. Ces huit musiciens, représentés avec un grand réalisme et coiffés de hautes coiffes cérémonielles, jouent de leurs instruments, dansent et chantent ; ils incarnent la culture musicale de la dynastie Jin occidentale.

Outre le bol en verre et la sonnette en argent, la tombe de Hua Fang a livré de nombreux objets du quotidien et œuvres d'art de style Jin occidental, tels que des brûle-parfums en cuivre et des plateaux laqués. Grâce à ces vestiges, nous pouvons presque nous immerger dans le quotidien de cette époque : dans leurs demeures closes et vastes, les nobles brûlaient de l'encens, frappaient du tambour, se réunissaient pour des banquets et des assemblées de plaisir

▼ Bol en verre persan découvert dans la tombe de Hua Fang

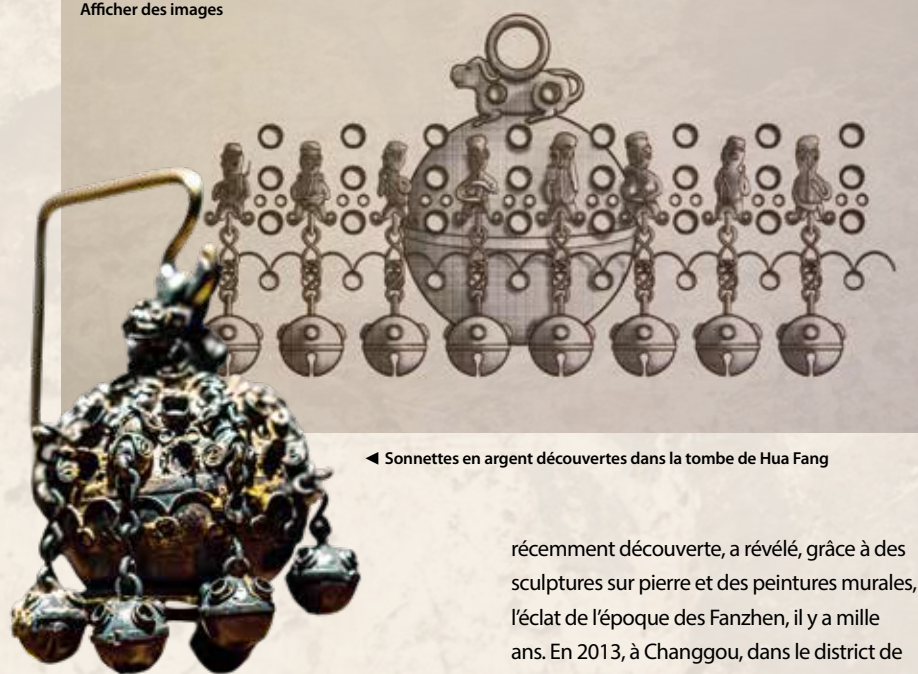


Conseils

Hua Fang

Hua Xin, l'aïeul de Hua Fang, a fait partie des Trois Excellences des Cao Wei et a exercé un pouvoir ministériel absolu. Son père et son grand-père, qui étaient de hauts dignitaires, ont hissé la famille Hua au rang de lignage prestigieux sous la dynastie Jin. Éduquée avec soin, Hua Fang épousa le puissant seigneur Wang Jun comme seconde épouse à l'âge de dix-huit ans. Durant les dix-neuf années de leur union, elle incarna les vertus féminines et régna avec sagesse sur le gynécée. Sa mort, à l'âge de trente-sept ans, mit fin à une existence brève, mais vertueuse. Éperdu, Wang Jun dépensa trois millions de sapèques pour des funérailles impériales et fit ériger une stèle funéraire en son honneur.

Afficher des images



◀ Sonnettes en argent découvertes dans la tombe de Hua Fang

et de culture, tandis que les notes musicales fluyaient en harmonie.

Penchons-nous sur la région de Youzhou, il y a 1 700 ans : elle était alors gouvernée par des clans nobiliaires et animée par la présence active de minorités ethniques, telles que les Xianbei et les Wuhuan. Wang Jun avait même donné sa fille en mariage au grand khan des Xianbei, Wuwuchen. Si ce choix politique a été critiqué par les générations suivantes, il a favorisé l'intégration des ethnies et donné à Youzhou un caractère ouvert et multiethnique. La culture confucéenne et bouddhiste du centre coexistait alors avec les influences culturelles des peuples du nord ; cette fusion est aujourd'hui partie intégrante du patrimoine culturel de Pékin. Les objets et les traces culturelles de la tombe de Hua Fang sont précisément les témoins matériels de ce processus historique.

Histoire peinte sur les murs

Si la tombe de Hua Fang dépeint, à travers son épitaphe et ses objets, le paysage politique de Youzhou à l'époque des Wei et des Jin, ainsi que la vie quotidienne au sein des échanges sino-étrangers, celle de Liu Ji, Jiedushi de Youzhou sous la dynastie Tang et

l'allure élégante et alerte, témoignent de la passion particulière que Liu Ji entretenait pour ces animaux. Les servantes, vêtues de somptueuses robes et coiffées de hauts chignons, ont un regard doux, incarnant l'idéal esthétique féminin de l'époque. Les pivoines sont notamment représentées à plusieurs reprises : sur les linteaux des portes, dans les passages funéraires et sur les marges des stèles. D'une majesté et d'une élégance incomparables, ces fleurs éclatantes et luxuriantes symbolisent non seulement les qualités du défunt, mais aussi les aspirations de la société tanguoise à la richesse, à la prospérité et à la beauté.

Les peintures murales de la tombe nous permettent d'imaginer une vie de fêtes et de plaisirs dans une atmosphère de paix apparente. Pour Liu Ji, une telle vie était pourtant menacée par des dangers latents.

Selon les chroniques historiques, il était issu de la famille Liu, l'une des « quatre grandes familles » de Youzhou qui détenaient un pouvoir militaire et politique effectif depuis longtemps. Il occupa le poste de Jiedushi de Lulong à Youzhou pendant 25 ans. Sous sa gouvernance, Youzhou n'était plus seulement un camp militaire frontalier, mais une cité stratégique majeure à l'époque de la domination des Fanzhen. Il était non seulement un homme politique puissant, mais aussi un général sensible aux questions religieuses et doté d'une grande culture. On raconte également qu'il était un fervent bouddhiste qui se consacra avec enthousiasme à la gravure de sutras et à la diffusion de la doctrine. Dans la grotte des sutras du temple Yunju, à Fangshan, plus d'une centaine de pierres gravées du « Grand Prajnaparamita Sutra », financées par lui, sont encore conservées aujourd'hui, constituant l'un des principaux héritages de la culture de la gravure bouddhiste chinoise. Il fonda également des écoles pour promouvoir le confucianisme et transforma sa résidence en temple, créant ainsi le temple Chongxiao, situé dans le district de Xicheng aujourd'hui. Malgré ces nombreuses réalisations politiques, pour les Jiedushi des trois Fanzhen de Heshuo, finir ses jours en paix restait un luxe inaccessible.

Cependant, les honneurs politiques ne sauraient masquer l'incertitude des destins



▲ Peinture murale dans la chambre ouest de la tombe de Liu Ji (partiel)

humains. Malgré ses remarquables réalisations, Liu Ji n'échappa ni aux divisions internes de la famille du Fanzhen, ni à la revanche du destin. Lorsqu'il envoya ses troupes attaquer Chengde (le territoire administré par le Jiedushi de Chengde sous la dynastie Tang comprenait les régions actuelles de Zhao, Yi, Dingzhou et Shenzhou, dans le Hebei), il confia à son fils aîné, Liu Gun, la garde de Youzhou en tant que vice-commandant, tandis que son deuxième fils, Liu Zong, l'accompagnait en campagne. Cette décision, qui revenait à désigner Liu Gun comme son successeur, provoqua le mécontentement de Liu Zong. Ce dernier répandit la rumeur selon laquelle le gouvernement central était très mécontent de son absence due à une maladie et envisageait de faire de Liu Gun son successeur.

Depuis l'accession de Tang Xianzong au trône, sa politique d'affaiblissement graduel des pouvoirs des Fanzhen avait privé Liu Ji de tout recul : il lui était impossible de réfléchir calmement à la rumeur ou de la juger avec impartialité. Déjà malade, il apprit que son fils

voulait usurper son autorité avec le soutien du gouvernement central ; emporté par la colère, il refusa de s'alimenter. Un jour, alors qu'il désirait boire de l'eau, Liu Zong en profita pour lui administrer un poison et il mourut.

C'est peut-être pour cette raison que les archéologues ont découvert, en pénétrant dans la chambre funéraire, que le lit de pierre était une « œuvre inachevée ». Les ornements des deux niveaux inférieurs ne sont constitués que de lignes tracées à l'encre, sans reliefs achevés, et les sculptures des deux niveaux intermédiaires sont très superficielles. Seul le niveau supérieur présente des masques zoomorphes aux reliefs raffinés et délicats. Cette différence pourrait s'expliquer par un enterrement précipité qui aurait empêché la réalisation complète du lit.

Après la mort de Liu Ji, la région de Youzhou a connu d'autres péripéties. Ses successeurs n'ont pas réussi à maintenir l'apogée de son règne et ont fini par disparaître de l'histoire, tandis que les Fanzhen changeaient de mains. Cependant, cette tombe souterraine, l'une des plus vastes et des mieux conservées de la région de Pékin durant la dynastie Tang, dans laquelle il repose avec son épouse, a longtemps préservé un microcosme de cette époque marquée par la fragmentation des Fanzhen et la fusion culturelle.

Dans les profondeurs de la chambre

sépulcrale, les reliefs inachevés et les lignes lapidaires dénuées de pigment semblent murmurer encore les secrets et les déchirements d'alors. Sur les peintures murales, les musiciens dansent gracieusement, les servantes marchent d'un pas léger et les pivoines s'épanouissent sous l'effet du vent. Tout semble encore doucement se balancer dans le printemps souterrain de Youzhou qui tarde à s'en aller.

L'archéologie ne se contente pas de reconstituer la biographie d'une personne ; elle permet également de dépoussiérer les strates accumulées par le temps pour découvrir l'évolution d'une ville, la formation d'une culture et le flux vital de l'intégration ethnique. Youzhou, cette ancienne ville du nord, a été maintes fois façonnée, écrite et remodelée par les destins de nombreux personnages, tels que Hua Fang et Liu Ji.

De Hua Fang à Liu Ji, de la dynastie Jin occidentale à la fin de la dynastie Tang, deux anciennes tombes endormies sous terre à travers plus de six siècles racontent pourtant des récits similaires sur le même sol. Elles ne se contentent pas de raconter la gloire et la tristesse de la vie de ces deux personnages, mais offrent également, à travers les épitaphes, les peintures murales, les objets et les textes, un reflet de la culture et de l'organisation sociale de l'ancienne Youzhou, l'actuelle Pékin, dans leur époque respective.

▼ Relief sculpté représentant un personnage sur le couvercle de la pierre tombale de la femme de Liu Ji



Point de départ de la capitale

Texte Ma Kai Photos prises par Zhang Xin, Tong Tianyi, Yan Yusheng, He Rong

Dans une cour fermée et discrète du village de Fenghuangzui, dans le district de Fengtai, à Pékin, se cache un mur de terre battue délabré : il s'agit des ruines des remparts de Jinzhongdu, capitale des Jin, véritable « certificat de naissance » de la capitale chinoise.

La métropole internationale qu'est Pékin aujourd'hui était autrefois une forteresse frontalière en proie à des guerres incessantes. C'est précisément pendant la période des Liao-Jin, peu connue dans l'histoire chinoise, qu'elle a acquis son statut de capitale.

Le sous-sol de Pékin recèle un patrimoine culturel riche et profond dont les couches des périodes des Liao et Jin, véritables périodes de transition, assurent la continuité entre le passé et le présent.

Du parc Taoranting à la rive nord du lac Beihai, aux bords de la rivière Yongding, au pied du mont Yuquan, les vestiges de ces dynasties, endormis depuis des millénaires, se sont éveillés les uns après les autres lorsque les archéologues ont commencé à creuser. Tels des pièces de puzzle éparses, ils ont reconstitué le parcours grandiose de cette ville, qui est passée du statut de ville frontalière à celui de capitale impériale.

Capitale méridionale des Liao : l'évolution d'une ville sous le joug de la guerre

En 938, l'empereur Liao Taizong, Yelü Deguang, s'empara de la ville de Youzhou (l'actuelle Pékin) et la rebaptisa « Xijinfu de la capitale méridionale », ancien chef-lieu d'un gouvernement militaire sous la dynastie Tang.

À l'époque, Pékin constituait un poste stratégique de la frontière sud de la dynastie des Liao, la cavalerie des steppes étant située au nord et l'armée des Song du Nord située au sud. Sur les remparts, on entendait les tambours militaires des deux côtés.

Malgré la forteresse militaire, les habitants de cette capitale méridionale des Liao menaient une vie riche et animée. Selon les sources, la ville avait une circonférence de 36 *li* (18 km) ou 27 *li* (13,5 km) et était considérée comme une grande ville à l'époque. De forme rectangulaire, elle s'étendait du nord au sud mais plus étroite d'est en ouest. Elle était dotée de huit portes.

Elle atteignait l'actuelle ruelle Lanman à l'est, approchait de l'actuel Xiaomachang à l'ouest, de Baizhifang au sud et de l'avenue Fuxingmen au nord. La porte nord, « Gongchenmen », signifiait « orientée vers l'étoile polaire », en référence à l'empereur de la dynastie des Liao établi au nord, que la ville devait fidèlement protéger.

La disposition de cette ville des Liao s'inspirait de celle de la capitale sous la dynastie des Tang, avec un système de quartiers clos en forme de carré. La ville était composée de vingt-six quartiers résidentiels carrés, découpés régulièrement par des axes principaux, comme la rue de Tanzhou (actuellement Guang'anmen Nei Dajie). Sa population atteignait alors 300 000, ce qui en faisait une ville bien plus animée que de nombreuses villes européennes de l'époque.

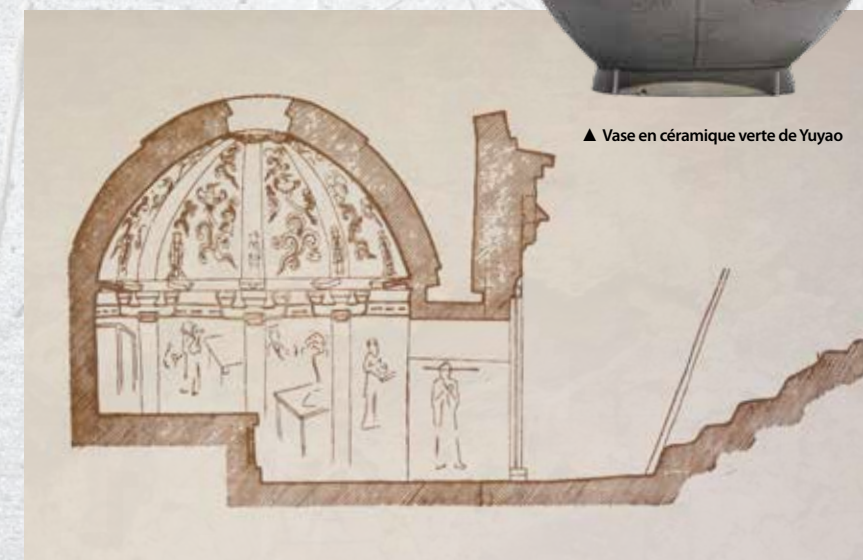
Selon les Chroniques du pays des

Khitans, le palais intérieur de cette capitale était d'une splendeur sans égal : ses avant-toits en saillie et ses *dougong* (corbelles) s'élevaient vers les nuages, ses tuiles en verre églomisé au fronton (carrelages en verre coloré) brillaient intensément et chaque poutre sculptée ainsi que chaque traverse peinte était fabriquée avec délicatesse et élégance.

Le marché au nord de la ville était



▲ Vase en céramique verte de Yuyao



▲ Coupe transversale de la tombe de Han Yi

quant à lui en proie à une animation incessante : charrettes et chevaux en foule, commerçants et marchands affluant en nombre, et des montagnes de marchandises provenant du nord et du sud formaient un spectacle de prospérité débordante.

Plus étonnant encore, la ville comptait de nombreux temples bouddhistes (appelés « fansha » en référence au terme sanskrit « brahma »), dont les cloches se répondaient ; en nombre comme en grandeur, ils n'avaient pas d'égale dans les autres villes du nord.

Les broderies des artisans sont exceptionnellement raffinées : les fils de soie dansaient entre leurs doigts, les fleurs et les oiseaux brodés semblaient prêts à s'envoler. Ce savoir-faire inégalé dans le monde, était le témoignage emblématique de l'artisanat des Liao.

L'artisanat de la soie de la région de Pékin s'est développé sous la dynastie des Tang, puis a connu son apogée sous la dynastie des Liao. Les Chroniques saluent cette excellence en ces termes :

« Brocarts, broderies, rubans et étoffes fines : leur excellence est inégalée dans le monde ». Une des huit excellences artisanales de Yanjing d'aujourd'hui, dont les Pékinois sont si fiers la « broderie de Pékin », trouve son origine ici.

Si l'architecture est une histoire figée, les objets archéologiques, eux, sont une mémoire vivante.

En 1981, une grande tombe de la dynastie des Liao a été découverte dans le district de Shijingshan. Son propriétaire, Han Yi, était un magnat local des Liao.

Le toit de la chambre funéraire circulaire ressemblait à un dôme céleste



▲ Site archéologique de Shuiquan Gou, dans le complexe minier et métallurgique de Dazhuangke

renversé, avec une fleur de lotus épanouie au centre, tandis que les peintures murales tout autour formaient une longue fresque vivante de la vie quotidienne : les servantes, légères comme des papillons, portaient des objets, et les ustensiles sur la table carrée semblaient encore retenir la chaleur des festins et l'atmosphère des repas ; tout semblait figé dans l'éternité, comme une photographie instantanée de la vie domestique d'il y a mille ans.

Les quelques 60 objets archéologiques découverts dans la tombe ont émerveillé le monde entier. Neuf pièces en céramique de couleur discrète, une porcelaine de qualité supérieure provenant du four Yueyao, se distinguent particulièrement : la couleur de la glaçure de ces cruches en céramique verte évoque l'herbe fraîche qui pousse sur les sommets des montagnes après la pluie, leur éclat doux brille sous la lumière. Les bols et les assiettes ont une forme simple et élégante, leur glaçure est aussi lisse que la surface d'un lac calme recouverte de rosée matinale.

Ce sont des trésors venus de milliers de kilomètres, qui témoignent des échanges culturels entre le nord et le sud.



▲ Ornement en jade sculpté représentant un aigle

Capitale des Jin : mise en forme d'une capitale

En 1153, Wanyan Liang, le prince Hailing des Jin, déplaça sa capitale de Huiningfu (l'actuel district d'Acheng, dans la province du Heilongjiang) à Yanjing (l'actuelle Pékin), qu'il rebaptisa « Zhongdu ».

Cette décision changea radicalement le destin de Pékin. A partir de la capitale de la dynastie des Liao, la ville fut agrandie et transformée, devenant ainsi la première capitale d'une dynastie dans le nord de la Chine.

Les vestiges du palais et les traces du quartier populaire mis au jour lors des fouilles archéologiques permettent de redonner vie à l'immense stature de cette capitale.



Conseils

Le plus ancien « habitant de la surface » de la ville de Pékin

Lorsque le crépuscule recouvre le trafic routier du deuxième périphérique d'une lueur dorée, la tour du temple Tianning se détache en relief du tumulte de la ville.

Construite sur une plate-forme carrée, elle repose sur un piédestal bouddhiste surélevé. Des motifs floraux ornent les niches arquées de la ceinture resserrée tandis que, aux angles, des guerriers vajra imposants aux muscles saillants et aux yeux exorbités veillent sur la tour.

Trois rangées de pétales de lotus soutiennent le corps de la tour, telle une ceinture parsemée de pétales. Plus haut, les treize étages à corniches superposées sont de plus en plus raffinés.

En regardant vers le haut depuis le pied de la tour, on a l'impression qu'elle respire doucement : la majesté du socle, la douceur des pétales de lotus, la vivacité des corniches en saillie, la solitude de la flèche d'ornement... Tout cela a été figé par les artisans de la dynastie des Liao dans la pierre pour créer une épopée musicale sans notes.

Capitale secondaire sous la dynastie des Liao, sous les Jin, Zhongdu avait dès le départ vocation à devenir un centre politique. Ses remparts s'étendirent vers l'est, l'ouest et le sud à partir des fondations des Liao.

Les découvertes archéologiques montrent que la nouvelle capitale adoptait une structure en plusieurs cercles de villes : la ville extérieure entourait la cité impériale, tandis que la cité palatine se trouvait au cœur même de la ville. Cette disposition en forme de caractère « 回 » (deux carrés emboîtés) s'inspirait clairement des normes rituelles des dynasties du centre.

L'apparition d'un axe central fut particulièrement significative : la cité impériale enveloppait la cité palatine, toutes alignées sur cet axe qui traversait la ville de la porte Fengyi (porte sud) jusqu'à la porte Yingtian (porte du palais). Cela annonça une nouvelle étape dans l'urbanisation de la capitale chinoise pré-moderne.

En 1990, lors de travaux des chaussées dans le quartier de Xichengxiang et ses environs, au sud-ouest du deuxième périphérique, les vestiges du palais de des Jin ont été découverts par hasard.

Le plus remarquable était un immense socle en terre battue de 70 mètres de long de nord à sud et de plus de 60 mètres de large d'est en ouest. Une rangée de grosses pierres alignées avec soin conservent encore des trous pour les piliers en bois servant à stabiliser les structures.

Aujourd'hui, un monument commémoratif en forme de portail antique a été érigé sur place pour marquer la fondation de Pékin en tant que capitale. Sur sa base figure l'inscription calligraphiée par M. Hou Renzhi, du Récit de la fondation de la capitale à Pékin.

Lors des fouilles archéologiques de 2024, les vestiges de la porte Duanli (la porte sud-ouest de la ville extérieure) ont refait surface au sud-ouest de la ville extérieure, complétant ainsi une pièce essentielle du puzzle de cette capitale disparue.

À mesure que le contour de la porte se précisait, le secret de sa structure de base a été révélé : de chaque côté du pilier, trois rangées de briques scellées les unes aux autres s'étendaient, compactées couche après couche, à la manière d'un escalier. Cette technique de fondation ingénieuse, jamais observée sur d'autres sites archéologiques d'anciennes cités, ajoute un chapitre majeur à l'histoire de la construction de cette capitale. Elle témoigne surtout de l'ingéniosité des artisans d'il y a mille ans, présente de manière vivante aux yeux du monde.

Ce qui est le plus étonnant, c'est le site de la porte d'eau, situé à l'extérieur de la porte You'an. Ces vestiges, constitués de dalles, de ferrures de fixation et de pieux en bois, enfouis sous terre, racontent le rapport à l'eau de la capitale millénaire.

La porte d'eau est édifée à partir de plus de 2 000 pierres de taille gris-vert emboîtées les unes dans les autres. Le passage souterrain pour l'eau, en forme de trompette, situé à l'arrière, est composé de dalles superposées les unes sur les autres, chacune taillée avec précision pour former des tenons et mortaises (joints en emboîtement) très étanches.



▲ Porte commémorative de la fondation de Pékin

◀ Vase en forme de coq recouvert d'un vernis vert

Sa structure en quatre bras (en raison de ses quatre pentes latérales) permettait à la fois d'atténuer l'impact des crues et de diriger habilement le cours d'eau.

La mise au jour des vestiges de la porte d'eau de la capitale des Jin a révélé le secret d'une rivière disparue depuis plus de 800 ans. Elle serpentait depuis le lac de l'Ouest (aujourd'hui le parc du Lotus), traversait la capitale en diagonale telle un ruban de soie vert-bleu, puis coulait vers sud-est pour se jeter finalement dans les douves, qui devient la rivière Liangshui qui coule paisiblement aujourd'hui.

Pourquoi Wanyan Liang, le prince Hailingwang, a-t-il déployé tant d'efforts pour cette rivière qui traversait la ville ? La réponse se cache dans la vision cosmique des anciennes capitales.

Selon la tradition chinoise, une rivière traversant une ville est en effet le reflet de la Voie lactée dans le monde humain. L'image de la Voie lactée pénétrant dans la capitale illustre la correspondance entre le pouvoir impérial et la volonté divine, et suggère également que la capitale des Jin occupe, à l'instar de la Voie lactée, une place centrale et vénéralisée entre le ciel et la terre.

Cette rivière, qui imite la Voie lactée, est devenue l'artère la plus puissante de la ville, gravant discrètement la vision de la Voie lactée reflétée dans la capitale dans chaque dalle humide.

Devant les ruines des remparts, on a l'impression de toucher du doigt les

« photos d'enfance » de Pékin en tant que capitale.

En se rendant au bord du lac aux lotus, à l'extérieur de la porte Guang'an, on imagine les eaux vertes qui y ondoyaient autrefois.

Mille années se sont écoulées, mais le contour de cette capitale se reconstitue peu à peu. Chaque nouvelle pièce du puzzle rend l'histoire de l'ancienne ville de plus en plus vivante et lui confère un éclat encore plus fascinant aux yeux des contemporains.

Il a fallu 215 ans à Pékin pour achever sa métamorphose, entre la capitale méridionale des Liao et celle des Jin. Les dynasties des Liao et Jin ont joué le rôle de l'urbaniste : la première a établi le cadre militaire de Pékin en semant, sans le savoir, les « graines de la capitale » ; la seconde a ensuite ajouté pierre après pierre, faisant pousser ces graines jusqu'à en faire un arbre gigantesque.

Les capitales suivantes, Dadu sous les Yuan, puis Pékin sous les Ming et les Qing, ont été élargies une après l'autre sur cette

base. Aujourd'hui encore, dans le deuxième périphérique de Pékin, on peut découvrir les traces de l'orientation des hutongs de l'époque des dynasties des Liao et Jin. Il se peut également que les douves recèlent encore les eaux de la rivière Lugou d'alors.

Les Pékinois d'aujourd'hui aiment parler de « Si Jiu Cheng » (la ville des quatre et neuf portes), sans savoir que les fondements de cette « ville » ont été posés dès les dynasties des Liao et Jin.

Le système hydraulique du lac aux lotus, laissé par les Liao, a été transformé en jardin impérial privé par les Jin ; le système de gouvernance par des chancelleries nord et sud des Khitan a inspiré le système administratif han des Jurchen ; le concept même de l'axe central de Dadu, la capitale des Yuan, trouve son origine dans la disposition symétrique des Liao.

Ces héritages montrent aux générations futures que Pékin est Pékin précisément parce qu'elle porte dans son ADN l'esprit d'ouverture, d'intégration et de croissance continue.

▼ Vestiges de la porte d'eau de Jinzhongdu



Conseils

« l'ADN de Pékin » dans les objets anciens

Les trésors des Jin sont aujourd'hui conservés au musée de la capitale et chacun d'entre eux raconte une histoire unique.



Dragon assis en cuivre

Le dragon assis en cuivre, découvert en 1990 sur le site de la salle Da'an, dans le palais principal, témoigne des 870 ans d'histoire de la ville en tant que capitale.

Il est représenté assis, la posture arquée, la bouche tenant une perle précieuse, le corps recouvert d'écailles et les flancs pourvus d'ailes. Il a cinq doigts à chaque patte et sa queue est recourbée vers l'extérieur.

Il allie les traits du dragon de la Chine centrale et de la bête ailée des steppes, symbolisant ainsi l'échange et la fusion des cultures ethniques diverses.

Lion de fer de la « 8^e année de Taihe »

Le Lion de fer de la « 8^e année de Taihe » (1208, année du règne de Taihe, dynastie des Jin) est le plus ancien lion de fer conservé à Pékin. Il a été coulé la même année et mesure près d'un mètre de haut.

Accroupi, la tête haute, il a une crinière éparse et bouclée, les yeux écarquillés et la gueule ouverte, dévoilant toute sa férocité. Il porte un ruban d'honneur aux clochettes suspendu à sa poitrine, avec des membres puissants, et repose sur un socle orné de motifs de nuages fluides.

Il hérite de la puissance du lion de la dynastie des Tang et intègre la rusticité et la simplicité du peuple jurchen. Il témoigne ainsi de la fusion entre les techniques de fonte de la dynastie des Jin et les cultures multiethniques, notamment des han et des jurchen.



Couronne de phénix tressée en fil d'or

Couronne de phénix tressée en fil d'or : découverte en 2002 sur le site de Jinling, dans le district de Fangshan.

Tressée en fil d'or pur, elle servait de structure de soutien et de maintien à la coiffe de l'impératrice. Bien que les tissus de soie et les autres ornements qui l'entouraient, à l'intérieur comme à l'extérieur, soient décomposés et partiellement disparus, sa structure tressée est restée intacte. Elle est composée de fleurs à huit pétales en forme de goutte d'eau et de pétales de fleur. Cela nous permet d'imaginer la splendeur de la couronne aux fleurs en grappes décrite dans le *Jin Shi - Yufu Zhi* (Histoire de la dynastie des Jin, Livre des charrettes et des vêtements).

Fondation de Dadu

Texte Zhang Jian Photos prises par Tong Tianyi, Zhang Xin

La vieille ville de Pékin est considérée comme « la plus grande œuvre individuelle jamais réalisée par l'homme sur la surface de la Terre », « profondément imprégnée de normes rituelles et de conscience religieuse ». Cependant, on ignorait la date où ce plan urbanistique a été élaboré. Si quelques documents anciens des dynasties des Yuan, Ming et Qing permettent d'estimer approximativement l'emplacement et les limites de l'enceinte extérieure de la capitale des Yuan, ceux relatifs à sa configuration urbaine sont fragmentaires et ne permettaient pas de se faire une idée globale de son plan.

En 2024, la publication du « Rapport de l'archéologie 1964-1974 sur la capitale des Yuan » a enfin permis de dresser le portrait de cette ville ensevelie depuis plus de 700 ans. Les détails archéologiques de cet ouvrage révèlent non seulement les contours de la ville, mais aussi les aspects les plus ordinaires de la vie de ses habitants il y a plus de 700 ans.

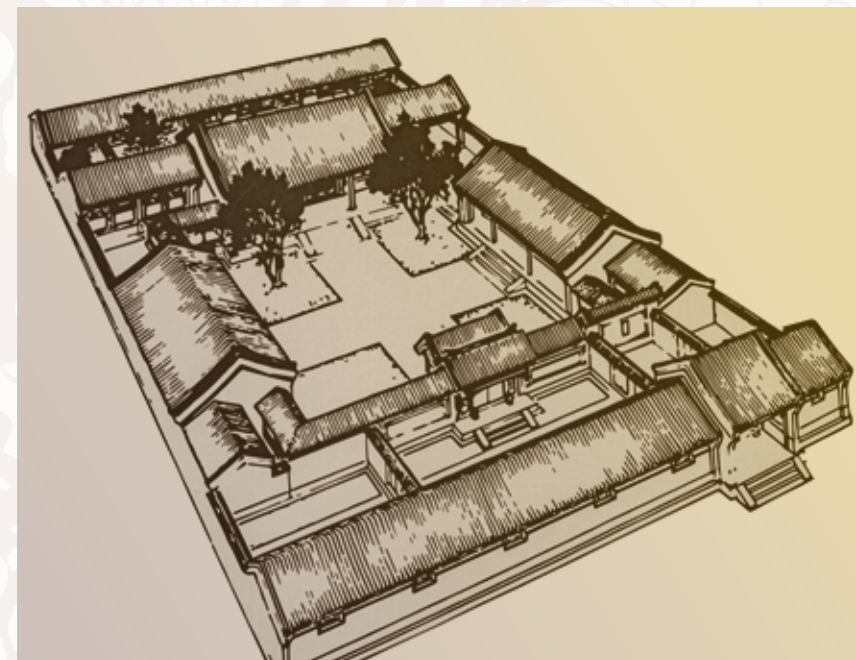


Au cœur des ruines

Yuandadu, capitale des Yuan, est une capitale majeure du nord de la Chine après Chang'an (Han, Tang), Luoyang (Tang) et Bianliang (Song du Nord), occupant une place primordiale dans l'histoire des anciennes capitales chinoises.

Selon les archives, la construction de Yuandadu a duré 26 ans, de 1267 à 1293, aboutissant à une grande cité avec trois enceintes imbriquées (palais impérial, cité, ville extérieure), onze portes et un axe nord-sud traversant toute la ville. En 1368, le général Xu Da, avec son armée des Ming, a pris Yuandadu, marquant ainsi un tournant brutal dans l'histoire de la ville. Faisant constamment l'objet de la reconstruction et de l'agrandissement sous les dynasties des Ming et Qing, les deux tiers de sa superficie ont été remodelés par la ville des Ming et des Qing, et son visage d'origine est devenu méconnaissable. Jusqu'aux années 1960, aucun plan précis de la ville n'avait été établi à partir des mesures sur terrain et aucune fouille archéologique officielle n'avait été menée. L'existence de Yuandadu ne subsistait plus que dans des fragments de documents et de légendes.

En 1963, pour soutenir les travaux de la Commission de cartographies, l'Institut d'archéologie de l'Académie des sciences de Chine et l'Équipe de conservation des reliques de Pékin ont conjointement créé un groupe de cartographies historiques de Pékin et une équipe de l'archéologie de Yuandadu, dans le but d'étudier et de reconstituer l'histoire et le plan de Pékin, et de fournir des données scientifiques au groupe de cartographies. L'équipe de l'archéologie a saisi cette occasion pour mener principalement des enquêtes et des fouilles à petite échelle, combinant archéologie et historiographie, afin de repérer l'emplacement exact et la configuration précise de l'enceinte extérieure, de l'enceinte de la cité, de l'enceinte du palais, des portes, des rues ainsi que du réseau fluvial et lacustre de Yuandadu. Elle a ensuite établi le plan de



▲ Plan de Siheyuan de Pékin

la ville. En collaboration avec le projet de construction du métro de Pékin, l'équipe a ensuite découvert plus d'une dizaine de quartiers d'habitation de différents types datant de la dynastie des Yuan. Elle a mis au jour une grande quantité de céramiques, d'objets en fer, d'éléments architecturaux et d'ustensiles quotidiens, ainsi que des documents précieux de cette dynastie. Ces découvertes reflètent clairement les conditions de vie des habitants de différentes classes sociales.

Après dix ans de fouilles, le panorama de Yuandadu est enfin dévoilé dans le « Rapport de l'archéologie 1964-1974 sur la capitale des Yuan ». L'un de ses résultats phares est le « portrait urbain » de Yuandadu, reconstitué d'après les vestiges des remparts, rues, réseaux fluviaux et habitations. L'axe nord-sud central, partant de la porte Lizheng au sud pour atteindre la tour du Tambour au centre, réparti équitablement en deux parties les quartiers, temples et bureaux. La ville adoptait une structure d'enceintes emboîtées (palais, cité, ville) avec onze portes ; ses rues formaient un réseau ordonné, les grandes avenues nord-sud étant bordées de hutongs est-ouest, espacés régulièrement de 50 pas des Yuan (soit environ 77 mètres). Les largeurs des rues,

grandes ou petites, étaient proportionnelles. Aujourd'hui, on peut encore ressentir la rigueur de ce plan dans les quartiers de Dongdan, Xidan, Dongsì et Xisi.

Yuandadu a incarné la cohérence entre les idées et la pratique de l'urbanisation antique. Selon le *Zhou Li, Kao Gong Ji* : « La capitale comporte neuf avenues nord-sud et neuf est-ouest, chacune large de neuf orbites de chariot ; à gauche le temple pour ancêtres, à droite le temple pour dieux ; la cour administrative devant, le marché derrière, et un espace les sépare ». Yuandadu a parfaitement concrétisé ce modèle : le temple pour ancêtres se trouve à l'est du palais impérial, le temple de la Terre et des Grains à l'ouest ; les principaux bureaux administratifs sont disposés au sud de l'enceinte impériale, c'est-à-dire dans la partie appelée « devant » ; des marchés se concentraient au nord de l'enceinte, dans la partie appelée « derrière ».

Grâce aux études archéologiques sur Yuandadu, nous redécouvrons aujourd'hui, dans les rues de Pékin, les contours de cette ancienne capitale ensevelie par le temps. Elles tissent un dialogue entre « Pékin au présent » et « Yuandadu au passé », faisant réapparaître, par des preuves concrètes, le mode de vie d'il y a plus de 700 ans.

Une ville dans la ville

Si la reconstitution graphique de Yuandadu est un grand portrait de la ville, les vestiges d'habitations disséminés au cœur des hutongs sont autant de scènes historiques tangibles, perceptibles derrière ce portrait.

Au printemps 1972, les vestiges d'une maison à cour intérieure de la dynastie Yuan ont été révélés au monde. Les fouilles archéologiques ont révélé qu'il s'agissait d'une vaste demeure aux aménagements très soignés, dont les espaces de la cour étaient clairement délimités. Ce site résidentiel appelé Houyingfang aujourd'hui diffère du style typique des maisons à cour carrée des dynasties des Ming et Qing, mais il présentait déjà les éléments fondamentaux de ce type d'architecture.

Les archéologues ont été surpris non seulement par les constructions, mais aussi par les objets du quotidien laissés sur place : des plats en forme de tournesol en porcelaine bleue et blanche de la dynastie des Yuan, des vases en porcelaine blanche émaillée portant l'inscription « Neifu », des pots à couvercle en porcelaine verte de la famille Longquan, des encriers en pierre marqués « Yuanzhang » et des pièces de go en agate éparpillées sur le sol. Il semblerait

que les propriétaires de cette demeure ont dû partir dans la précipitation, sans avoir le temps de faire leurs bagages ni d'emporter leurs effets personnels tels que les encriers, les plateaux de go, les encensoirs ou les statues de Bouddha. C'est ainsi qu'ils ont déduit que, lorsque l'armée des Ming a pris d'assaut Yuandadu, elle avait construit à la hâte une nouvelle muraille au nord à l'intérieur de la vieille ville, détruisant et ensevelissant de nombreuses habitations, afin d'empêcher une riposte ennemie. De nombreuses demeures des Yuan, dont celle-ci, ont ainsi été recouvertes de terre battue et ensevelies dans une couche historique.

Ces vestiges de vies « interrompues de force » sont fréquents lors des fouilles

archéologiques sur Yuandadu. C'est également le cas des vestiges de Houtaoyuan, situés à proximité de Houyingfang. Bien que leur état de conservation soit moins bon, ils ont néanmoins permis de mettre au jour un grand nombre d'objets du quotidien et d'œuvres d'art, notamment un vase Jun à deux anses doté d'un socle intégral qui se distingue particulièrement. Sa couleur bleu-violet teintée de rouge et ses reflets chatoyants lui ont valu le surnom de « porcelaine de Jun d'une valeur inestimable ». Il est aujourd'hui conservé au Musée de la Capitale et classé trésor national de premier ordre.



► Thénier plate à motif dragon et phénix de la céramique de Cizhou

▲ Pot à couvercle en forme de feuille de lotus, décoré de motifs floraux bruns sur fond blanc, provenant de la céramique de Cizhou



▼ Mur de pierre du parc des vestiges des remparts de Yuandadu (Partiel)

De plus, l'équipe de l'archéologie a mis au jour de nombreux vestiges d'habitations. Ces vestiges couvrent différents types d'habitations, selon les classes sociales. Outre les grandes résidences telles que Houyingfang, on trouve également des maisons à cour de taille moyenne, ainsi que de petites maisons semblables à des « appartements » bas et densément regroupés, avec des cours communes où vivaient plusieurs familles, et de petites pièces individuelles dont certaines mesuraient moins de 8 mètres carrés. Toutes ces habitations sont orientées sans exception vers le sud et présentent des espaces réguliers et carrés, conformes au plan global de Yuandadu. Malgré leur modestie, ces habitations témoignent de la sagesse du quotidien : elles protègent du vent et captent la lumière en hiver, tout en offrant une bonne ventilation et de la fraîcheur en été. Chaque pièce se trouve face à une cour où poussent des arbres, les relations entre voisins sont ainsi à la fois rapprochées et distantes.

« Les formes architecturales des habitations des hutongs et des maisons à cour carrée que l'on retrouve aujourd'hui dans la vieille ville de Pékin sont sans doute héritées des demeures des habitants de Yuandadu », indique le « Rapport de l'archéologie », on note également que si

la structure des rues de Yuandadu, vieille de plus de 700 ans, est toujours en vigueur de nos jours, cela prouve qu'il est rationnel, et répond aux besoins de circulations des villes modernes, et qu'il constitue un héritage très précieux de l'urbanisation chinoise pour comprendre l'origine de la culture des hutongs de Pékin.

Si Yuandadu n'a été la capitale que pendant un siècle, sa conception de la ville, la structure de ses rues et ruelles ainsi que sa culture de l'habitat ont pourtant traversé l'histoire et influencé la construction des villes des générations suivantes. La construction de Pékin sous les dynasties des Ming et Qing n'a pas effacé l'empreinte urbaine de la dynastie des Yuan ; l'esprit de Beiping, durant la République de Chine, témoigne encore du style des rues rectilignes de la planification urbaine des Yuan. De même, les hutongs et les cours carrées de Pékin actuel perpétuent en silence cette entreprise de construction commencée dès 1267.

Autrefois recouverte de terre jaune, la capitale des Yuan est aujourd'hui révélée par l'encre ; autrefois ensevelie sous les remparts, elle est aujourd'hui mise au jour par les fouilles archéologiques. L'histoire n'est pas loin, elle attend simplement le temps et le cœur des hommes pour renouer le dialogue.



Conseils

un trésor national reconstitué à partir de 48 fragments de porcelaine

En octobre 1970, les archéologues Yu Jie et Huang Xiuchun se rendirent sur un chantier de l'ancienne rue Gulou de Pékin, après avoir été avertis par des ouvriers qui avaient découvert la veille, lors de travaux de terrassement, une dizaine de fragments de porcelaine bleue et blanche. À leur arrivée, le sol était jonché de ces vestiges. Quarante-huit d'entre eux, une fois assemblés, révélèrent une pièce spectaculaire de la céramique chinoise : il s'agit d'une cruche aplatie à bec de phénix, issue du four de Jingdezhen sous la dynastie des Yuan.

Aujourd'hui exposée au Musée de la capitale, cette cruche allie harmonieusement un bec dressé et une queue enroulée servant d'anse. Le corps du phénix orne sa partie supérieure, ses ailes déploient leurs plumes de chaque côté et sa base, parée de pivouines en fleurs, évoque un oiseau planant au milieu d'un bosquet. Ce design raffiné mobilise plusieurs techniques : le moulage pour le bec, le modelage à la main pour l'anse, la sculpture-assemblage pour le corps, puis l'assemblage final.

Avant sa découverte, il n'existait en Chine aucune porcelaine bleue et blanche datant de la dynastie Yuan dont l'origine était confirmée. C'est pourquoi cette cruche à bec de phénix, ainsi que d'autres porcelaines bleues et blanches du Yuan découvertes en même temps, revêtent une importance révolutionnaire dans l'histoire de la recherche sur la céramique chinoise.

Épitaphes Lueur des profondeurs

Texte Zhang Yan Photos prises par Pang Meiyun, Zhang Xin

Dans le district de Changping, se trouve un lieu paisible et majestueux entouré de montagnes et d'eaux : les Treize Tombeaux des Ming, où reposent treize empereurs de cette dynastie.

Adossé au mont Shoushan et face aux contreforts du massif de Yanshan, ce vaste complexe funéraire impérial témoigne de la prospérité et de la chute de cette dynastie. Il garde également, depuis des siècles, les secrets et la gloire de la famille impériale.

Pendant des siècles, ces tombeaux, semblables à une « Cité interdite d'un autre monde », ont dormi silencieusement en symbiose sous la terre, jusqu'à ce qu'une fouille archéologique stupéfiante ne vienne briser ce silence. En 1957, la crypte de Dingling fut ouverte pour la première fois, dévoilant trois cercueils d'empereurs et d'impératrices, ainsi que des milliers d'objets précieux, ramenant ainsi la dynastie des Ming sous le regard du monde entier.

Aujourd'hui, pénétrer dans Dingling, c'est faire une rencontre transversale dans le temps et l'espace : la couronne impériale tressée de fils d'or, les broderies représentant cent enfants, mais aussi la solitude et le prestige des souverains préservés dans le silence du palais souterrain. Depuis que cette tombe, endormie depuis plus de 400 ans, a été découverte, l'imagination commence à se dérouler.

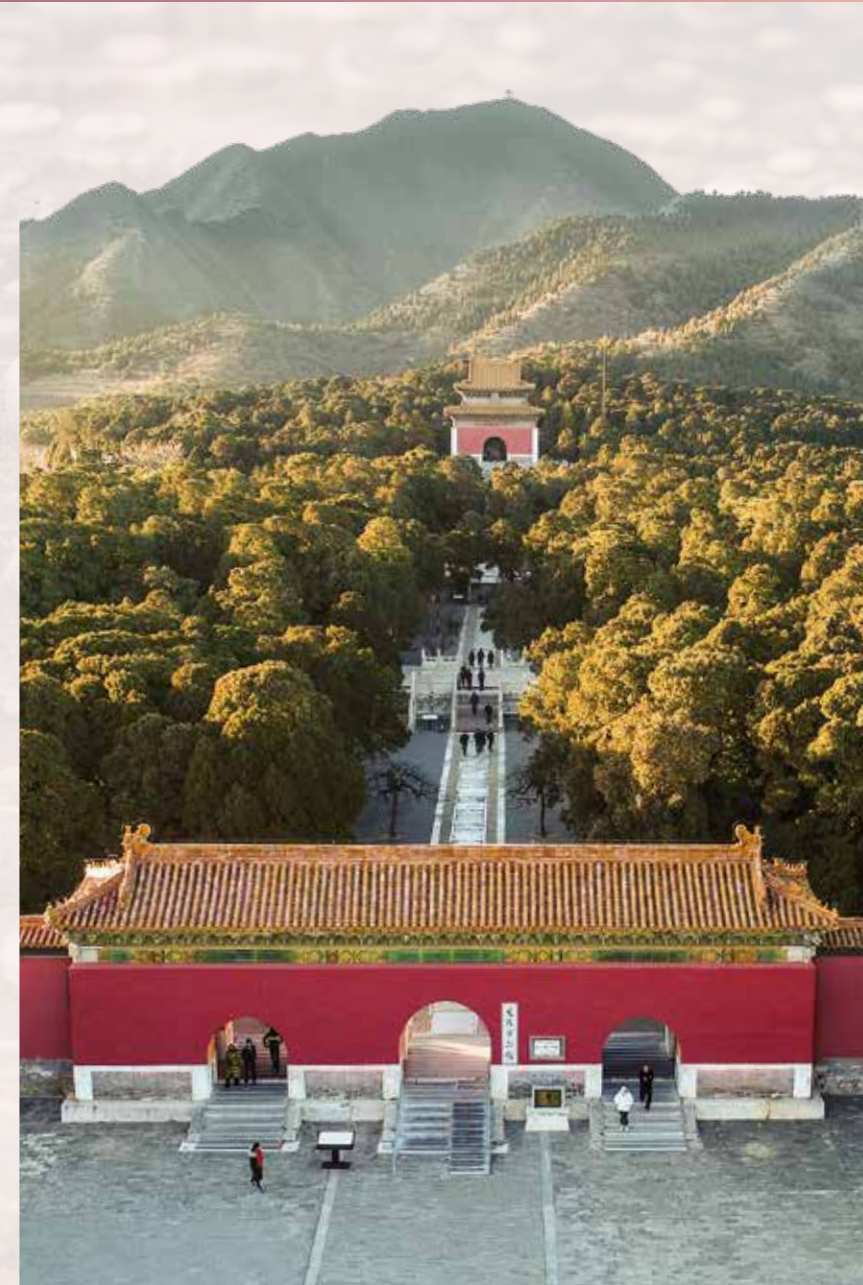


La demeure funéraire de l'empereur : révélation des vérités par les fouilles

Les Treize Tombeaux des Ming, établis au versant nord du mont Tianshou (district de Changping), constituent le dernier repos des treize empereurs de la dynastie des Ming. Nichée entre montagnes et eaux, cette nécropole témoigne, à partir de la sélection du lieu à sa construction, d'une profonde harmonie entre l'homme et la nature. Depuis des siècles, les corps des empereurs se sont confondus avec ciel et terre, mêlés aux montagnes, forêts et vents, formant un tout inséparable. Chaque hall d'entrée du palais funéraire, chaque chemin de la cité carrée, chaque rangée de marches en pierre rouge, tout révèle la grandeur de cette dynastie. Comme l'écrivit le célèbre urbaniste britannique Edmund Bacon : « Toute la vallée est consacrée à la mémoire des rois défunts - quelle majesté ! »

Dans cet éclat du crépuscule dynastique, Dingling occupe indéniablement une place singulière. Premier et unique tombeau impérial officiellement fouillé et documenté par l'État, il constitue un échantillon clé pour étudier l'apogée de la dynastie des Ming (voire de toute la période prémoderne) et la vie palatiale. Cela tient au statut particulier de son occupant, l'empereur Wanli (Ming Shenzong, 1572-1620), et au contexte historique de son époque.

L'empereur Wanli a régné pendant quarante-huit ans, le plus long règne de la dynastie des Ming. Bien que sa vie soit controversée, les réformes menées au début de son règne, sous les conseils de Zhang Juzheng, ont fait progresser rapidement la puissance de la nation, inaugurant une renaissance dynastique. On peut dire que son règne marqua l'apogée de la dynastie des Ming : finances florissantes, peuple en paix et prospérité. Cette stabilité a non seulement favorisé l'essor du commerce et des métiers, mais aussi porté le goût



▲ Mausolée Dingling de la dynastie Ming

esthétique, l'artisanat et la fabrication à leur sommet. Les objets de l'époque, subtils et sophistiqués, alliant art et technique, incarnent l'artisanat de la cour - imposants et méticuleux à la fois. Cette esthétique se retrouve dans chaque objet funéraire de Dingling, archive historique la plus concentrée et authentique de cet âge d'or, révélant le style somptueux et l'atmosphère culturelle de la fin des Ming.

C'est pourquoi, dans les années 1950, les archéologues se tournèrent vers ce site. En 1956, des savants comme Guo Moruo et Wu Han formèrent une équipe pour lancer la première fouille

scientifique de tombeaux impériaux des Ming, menée par le gouvernement - une première dans l'histoire de l'archéologie chinoise. Après une longue exploration et des analyses structurales précises, le chef Zhao Qichang découvrit, sur le mur nord de l'enceinte circulaire de Dingling, à plus de 3 mètres du sol, des briques effondrées révélant un trou circulaire de 50 cm de diamètre. Après avoir creusé, ils dénudèrent une pierre encastrée dans le mur, gravée de trois caractères : « Porte du tunnel ».

Le déroulement des fouilles, de la porte du tunnel à la crypte, fut marqué par des difficultés. Pour préserver le

tombeau, les tranchées furent creusées avec la plus grande précaution. Les archéologues progressaient péniblement dans le passage obscur et étroit, comme en pèlerinage souterrain. Le 17 mai 1957, ce fut un moment historique : l'équipe atteignit le mur extérieur du tombeau, le « mur de diamant ». Ce qui les enthousiasma, c'est qu'au centre se trouvait une porte en arc trapézoïdal de briques - il s'agissait probablement de l'entrée de la crypte. Toute la communauté archéologique en fut émue.

Les travaux suivants suscitèrent quelque crainte à l'équipe. Dans les histoires non officielles, les légendes évoquaient des pièges, mais personne n'avait jamais pénétré dans une tombe impériale antique - on ignorait les dangers. Équipés de masques à gaz, de lampes torches et attachés à des cordes, ils démantelèrent prudemment le mur de diamant, puis ouvrirent la porte de

la crypte, scellée derrière un mur de briques. Heureusement, leurs craintes étaient infondées : pas de pièges, pas de dispositifs effrayants.

Une fois la porte ouverte, l'équipe entra dans le vestibule de la crypte de Dingling. Après 20 mètres, une autre porte bloquait l'accès à la salle centrale. Grâce à l'expérience de la première ouverture, la deuxième fut plus facile. À la lumière de leurs lampes à gaz, ils constatèrent que la salle centrale était reliée à deux salles latérales et à une salle arrière. L'exploration des latérales ne donnant pas de résultat, toute l'attention se tourna vers la porte de la salle arrière. Plusieurs jeunes membres tentèrent de l'ouvrir, mais tremblaient trop de nervosité pour insérer la clé en forme de crochet. Il a fallu demander à l'expert senior Bai Wanyu de reprendre la clé pour que la porte s'ouvre enfin.

À l'ouverture de la salle arrière, les trois cercueils vermillon de l'empereur



► Une épingle en or incrustée de gemmes et de jades

◀ Ornement en forme de nuage avec bande dorée

▼ Palais souterrain du mausolée Dingling de la dynastie Ming



Wanli et de ses deux impératrices, poussiéreux, apparurent soudain : la famille impériale endormie réapparaissait. Des milliers d'objets furent dévoilés, or, argent, jade, textiles, objets funéraires, registres, incarnant la civilisation de la dynastie dans sa forme la plus secrète et authentique. Les archéologues les nettoiyèrent, numérotèrent, enregistrèrent et conservèrent un par un, puis consignèrent méticuleusement les fouilles dans un rapport archéologique d'une valeur inestimable. Cette fouille enrichit non seulement les données sur les mausolées impériaux chinois, mais jeta les bases de l'archéologie moderne dans ce domaine, devenant une référence.

Les fouilles de Dingling ne se limitent pas à des trésors enfouis, elles confirment surtout la réalité de la civilisation matérielle et de l'esthétique de la dynastie à son apogée. Les vêtements et objets aux motifs élaborés et à l'artisanat excellent permettent aujourd'hui d'entrevoir l'élan créatif de cette époque, fournissant des archives de première main pour l'étude du système palatial, des rituels, de l'artisanat et de l'esthétique ming. Après plus de 400 ans sous terre, le tombeau ne s'est pas évaporé : il renaît d'un éclat saisissant, éclairant de nouveau l'histoire.

Au-dessus et en dessous du sol, des décorations raffinées cachent un savoir-faire artisanal

Aujourd'hui, les visiteurs affluent pour découvrir les Treize Tombeaux. Provenant des quatre coins du pays et du monde entier, ils s'immergent dans les échos du passé.

L'imposante régularité de ces constructions inspire un sentiment étrange : les Treize Tombeaux s'étendent majestueusement dans la campagne



▲ Égout en forme de tête de dragon du mausolée Dingling de la dynastie Ming

montagneuse, comme une cité interdite où le temps et l'espace se confondent.

Ces tombeaux à l'architecture palatiale ont été édifiés il y a plusieurs siècles par des artisans qui ont reproduit les appartements impériaux au pied des montagnes, loin du tumulte urbain.

Peut-être les empereurs Ming mènent-ils toujours une vie aussi prestigieuse que durant leur existence terrestre, dans ce palais souterrain, dans une autre dimension.

Bien que tous les Treize Tombeaux soient dédiés aux empereurs, chacun d'eux a son style propre. Le Changling de l'empereur Yongle (Zhu Di) se distingue par son hall d'entrée orné de fils d'or, tandis que le Zhaoling de l'empereur Longqing (Zhu Zaiji), doté d'une cité en forme de croissant et d'un système de « cour muette », a inspiré les constructions ultérieures. Quant au Siling de l'empereur Chongzhen (Zhu Youjian), son architecture diffère en raison de son contexte historique particulier.

Parmi ces treize tombeaux similaires mais différents, le Dingling se distingue par sa conception exceptionnelle, reflet de la prospérité de la dynastie des Ming.

Commencé en 1584, soit la douzième année de son règne, et achevé six ans plus tard, il a coûté plus de 8 millions de tael (unité monétaire impériale).

D'une superficie d'environ 180 000 m², il est précédé d'une vaste cour et adossé à l'imposante enceinte de Baocheng. À son entrée se dresse un majestueux pont en marbre.

▼ Couronne en fils d'or Yishan



Le complexe compte plus de 300 bâtiments (temple ancestral, pavillon de sacrifice, etc.). Construit au pied d'une montagne selon le plan « devant rectangulaire, arrière circulaire », il dégage une majesté imposante.

Les vestiges de Dingling présentent deux caractéristiques majeures. D'une part, l'envergure architecturale est remarquable : bien qu'il suive le tombeau Zhaoling de son père, l'empereur Longqing Zhu Zaiji, Dingling a été en réalité construit d'après le Yongling de son grand-père, l'empereur Jiajing (Zhu Houcong) ; certains bâtiments surpassent même ce dernier en sophistication.

D'autre part, des matériaux d'exception ont été utilisés : un bois à fils d'or, le marbre Hanbaiyu, le marbre tacheté, ainsi que des briques spécialement fabriquées pour Dingling, comme les briques Shougong (destinées à la longévité) et les briques d'or du sol de la crypte. Son vaste espace et sa construction somptueuse laissent entrevoir le prestige du règne de Wanli.

Par ailleurs, les objets funéraires de la crypte prolongent la Cité interdite jusqu'aux profondeurs souterraines. Une



▲ Couronne à six dragons et trois phénix

petite boîte ronde, placée à droite de la tête de l'empereur Wanli, est d'abord passée inaperçue des archéologues. Lorsqu'ils l'ouvrirent, ils y découvrirent une couronne en or : la célèbre couronne Yishan tissée de fils d'or.

Bien qu'il s'agisse d'une parure quotidienne, l'artisanat et l'ingéniosité de sa fabrication sont stupéfiants. Entièrement

tressée de fils d'or ultrafins (0,2 mm d'épaisseur), elle présente un dôme semi-circulaire surmonté de deux « oreilles de lapin » en fils d'or et d'une perle en forme de soleil suspendue entre elles. Deux dragons en or modelés en relief s'élancent vers le soleil dans les nuages : leurs pieds s'appuient sur le dôme, leur tête est levée et ils jouent avec la perle.

Leurs têtes, leurs corps, leurs griffes, leurs nageoires dorsales, etc., ont été fabriqués séparément, puis soudés et assemblés. La couronne compte 8 400 écailles de dragon. Sa valeur réside non seulement dans son matériau (entièrement en fils d'or), mais aussi dans l'excellence de ses techniques : tirage des fils, tressage, soudure, etc. Unique en Chine, c'est un véritable trésor national.

La couronne à phénix de l'impératrice témoigne également du savoir-faire. L'impératrice Wang Xiaojing, inhumée dans la crypte de Dingling, était d'origine modeste ; Wanli ne lui fit jamais grâce, ni de son vivant, ni après sa mort.

Tianqi, ému par cette négligence, lui conféra le titre d'impératrice à titre posthume et fit transférer sa dépouille

à Dingling. Il fit réaliser deux couronnes à phénix pour elle, dont celle à douze dragons et neuf phénix se distingue par sa délicatesse.

Sur celle-ci, les dragons et les phénix revêtent des formes variées : tête haute, en vol, debout sur quatre pattes, errant dans les nuages ou dansant dans le ciel. Sous eux, cinq phénix en vert émeraude réalisés par la technique *diancui* (plumes de martin-pêcheur piquées d'un vert éclatant).

En bas, des fleurs en perles ornent la couronne - pistils en pierres, pétales en perles - et son bord doré, encerclé de ces fleurs, forme une somptueuse bande de bijoux.

Ces 121 pierres et 3 588 perles témoignent de la piété et de la consolation de ses descendants. Pourtant, Xiaojing vécut dans l'angoisse au palais, sans jamais voir la couronne qui lui était destinée, ni même la voir portée. Ce somptueux hommage posthume était pour restaurer sa dignité.

Parmi les quatre couronnes à phénix de Dingling, la plus raffinée est indéniablement celle à six dragons et trois phénix, un bijou funéraire appartenant à l'impératrice Xiaoduan, surnommée « la légitime ». Six dragons tressés en fils d'or trônent au sommet, la tête haute, prêts à s'envoler, tandis que trois phénix aux ailes déployées (plumes de martin-pêcheur) sont sur le point de décoller.

Tous tiennent des guirlandes de bijoux dans le bec et évoluent parmi des pivoules de tailles variées, des perles, des pierres, des nuages et des arbres fleuris. Les six bobines arrière, séparées de part et d'autre, s'ouvrent comme la queue multicolore d'un phénix déployée.

Resplendissante, elle compte 128 rubis et saphirs, ainsi que plus de 5 400 perles, pour un poids total de 2 905 grammes. Selon le *Ming Huidian*, la norme Hongwu-Yongle prévoyait des couronnes « à neuf dragons et

quatre phénix ». Or, les couronnes de Dingling, par leur nombre et leurs motifs, dépassent cette règle, révélant l'évolution du cérémonial tardif de la dynastie des Ming. Chaque couronne, chaque vêtement somptueux est devenu un document précieux pour l'étude des institutions et des rites de cette dynastie.

En septembre 1958, les objets funéraires de Dingling furent extraits de la crypte et présentés pour la première fois au public dans la tour Shenwu de la Cité interdite. À peine un an plus tard, le musée de Dingling était officiellement créé.

Ces soieries, ces objets en or et ces parures en jade, endormis des siècles durant sous terre, brillent désormais sous les projecteurs et éveillent l'imagination quant à la grandeur de la dynastie des Ming. Traversant les siècles, ils ouvrent une autre porte sur l'histoire et permettent aux générations futures de croiser, à travers les âges, l'empereur et l'impératrice.

▼ Bêtes accroupies dans les Treize Tombeaux des Ming



▼ Siling de la dynastie Ming



En quête des jardins célèbres

Texte Gao Yuan
Photos prises par Tong Tianyi, Zhang Xin

Les ondes d'azur miroitant les nuées vagabondes, les pins sombres dissimulent les pavillons ; entre les collines ondulantes serpentent des ruisseaux murmurants. Au bord du lac et au pied des collines, de vénérables arbres s'élèvent jusqu'au ciel, où les oiseaux chantent et les fleurs embaument l'air. Pavillons, belvédères, ponts en pierre aux balustrades sinueuses s'échelonnent en désordre harmonieux : voici le « jardin des jardins » - Yuanmingyuan.

En 1860, un désastre sans précédent ravagea Yuanmingyuan, réduisant en cendres d'innombrables palais, pavillons et belvédères.

Heureusement, on peut encore aujourd'hui en découvrir l'histoire par l'archéologie. Ce Parc archéologique, construit sur les ruines, a été nettoyé, remanié, fouillé archéologiquement, protégé et restauré au fil des années. Il présente aujourd'hui un paysage unique, alliant une histoire figée et l'esprit renaissant du jardin, et est devenu un symbole de l'IP urbaine de Pékin.



▲ Tête d'éléphant en laiton doré

Si les objets archéologiques pouvaient parler

Chaque objet archéologique de Yuanmingyuan renferme une histoire, et chaque histoire porte en elle un pan de l'Histoire.

Un jour d'avril 2014, lors des fouilles des vestiges de la Grande Porte de Yuanmingyuan, des archéologues découvrirent dans la vase du canal impérial un boulot de terre dur. Très lourd à porter, il leur fit supposer qu'il s'agissait peut-être d'un objet en cuivre.

Après deux semaines de nettoyage méticuleux, ils découvrirent avec excitation qu'il s'agissait d'une précieuse et rare tête d'éléphant en bronze doré, datant de la période Qianlong.

Dans la culture chinoise traditionnelle, le caractère xiang 象 (éléphant), symbole totémique, incarne l'auspice et la paix. Son homophonie avec le caractère xiang 祥 (auspice) lui confère une dimension symbolique favorable. Dans le bouddhisme, il est également la monture du bodhisattva Samantabhadra (*Samantabhadra, bodhisattva de la compassion et de la sagesse dans le bouddhisme mahayana, est souvent représenté sur un éléphant blanc à six défenses, symbolisant la force tranquille qui surmonte les obstacles*), représentant la grandeur absolue et la perfection des mérites. C'est pourquoi, dans les anciens ensembles architecturaux royaux, on disposait souvent des statues d'éléphants devant les halls à titre décoratif. Cette tête d'éléphant entièrement

dorée témoigne de l'excellence atteinte par les techniques de fonte et de dorure sous la dynastie Qing.

La dorure au mercure est un ancien procédé artisanal datant de la période des Printemps et Automnes et des Royaumes Combattants, soit depuis plus de deux millénaires. Il consiste à fabriquer un amalgame or-mercure (technique de dorure au mercure), appliqué en couche sur le cuivre. Un traitement thermique provoque la sublimation du mercure, laissant l'or adhérer solidement à la surface. Les cuivres ainsi dorés, d'un éclat d'or éblouissant, accentuent l'opulence et la magnificence de l'objet. De plus, la dorure protège le cuivre de l'oxydation, expliquant pourquoi la plupart des exemplaires conservés sont encore en excellent état.

Logiquement, cette tête d'éléphant en bronze doré aurait dû être un objet de décoration dans le grand hall. Pourquoi donc se trouvait-elle dans le canal ? La réponse se situe au nord : à l'entrée principale du Yuanmingyuan, la Grande Porte, se dresse le Pont Jinshui (Pont d'Eau d'Or, symbole du pouvoir impérial), enjambant un cours d'eau en forme de croissant. C'est dans la vase sous ce pont qu'elle a été découverte. En octobre 1860, après l'invasion du Yuanmingyuan par les troupes anglo-françaises, le Palais Zhengda Guangming (Clarté de la Justice et de la Lumière) devint leur quartier général, où furent rassemblés d'innombrables trésors pillés, dont sans doute la statue de l'éléphant en bronze doré. Selon les archéologues, lors du déplacement de la



▲ Lampe de palais Changxin

statue, la tête aurait accidentellement heurté la balustrade du Pont Jinshui et tombé dans le cours d'eau. Enveloppée de sa gangue terreuse, elle patienta dans les ténèbres pendant seize décennies, jusqu'à ce que les archéologues la retirent de la vase, la nettoient de sa couche de poussière et de boue, et lui rendent son éclat d'antan.

100 000 pièces et 39 objets

Yuanmingyuan, dont la construction a commencé en 1707 et détruit par le feu en 1860, a été entretenu pendant plus de 150 ans. Plusieurs empereurs des Qing ont déployé d'innombrables ressources financières et matérielles du pays pour créer ce jardin impérial sans précédent, qui représente l'apogée de l'art des jardins chinois. Il fut surnommé « le



▲ Bol de l'époque Kangxi à décor de dragons sur fond vert

▲ Carreaux de porcelaine Qinghua Baobao Wanfu Ruyi

▼ Carreaux de porcelaine à la peinture pastel

jardin des jardins » et « le modèle de tout l'art de jardin ». Composé du Yuanmingyuan, du Changchunyuan et du Qichunyuan, il est aussi appelé « les Trois Jardins de Yuanming ». Sa superficie totale s'élève à plus de 5 200 *mu* (environ 350 hectares), soit cinq fois celle de la Cité Interdite, avec plus de 100 sites et 240 hectares de terrain.

Une telle étendue, combinée à d'innombrables objets découverts, constitue à la fois un trésor historique précieux et un défi colossal pour les archéologues et les restaurateurs. Deux chiffres révèlent l'envergure et la difficulté inimaginables de la restauration des objets archéologiques du Yuanmingyuan : le premier, 100 000, correspond au nombre de fragments de porcelaine accumulés lors de la restauration du site et des fouilles archéologiques ; le deuxième, 39, est celui des pièces restaurées. Ces deux chiffres très disparates témoignent de l'ardeur de cette entreprise.

La pièce la plus ardue à restaurer est un bol de la période Kangxi, en émail jaune avec décorations vertes de dragons, découvert sur le site de Quyuangfenghe. Sévèrement brisé en morceaux, il a fallu, avant restauration, que les spécialistes repèrent, parmi 479 fragments, ceux qui lui appartenaient - le plus petit mesurant à peine la taille d'un ongle. Après avoir consulté des archives, ils

découvrirent que le bol était orné d'un motif de deux dragons verts jouant avec une perle. Comme pour un puzzle, ils classèrent alors les fragments par corps, tête et perle de dragon, les assemblèrent un par un, puis dégrasage (nettoyage mécanique des concrétions), collage à joints minimaux, complétion des lacunes avec matériau compatible, et lustrage final. Enfin, une pièce de porcelaine officielle d'excellence, aux contours complets et au style original, revit au grand jour.

Une brique en céramique peinte en rose a révélé le secret du chauffage dans Yuanmingyuan. Découverte en 2017 sur le site du Ruyuan, elle était complètement brisée en fragments, une partie de sa surface étant noircie par la fumée. Pourtant, après une restauration méticuleuse, elle a émerveillé le public par ses couleurs vives, son luxe et ses motifs somptueux. Plus surprenant encore : elle était conçue en double paroi, avec un espace creux entre elles et des trous ronds sur les côtés, et était remplie de sable lors de sa découverte. Les archéologues estiment qu'elle servait au chauffage et se trouvait dans le pavillon chauffé où l'empereur se reposait.

Une autre brique, en céramique bleu-blanc décorée de motifs des Huit Trésors, a été découverte dans le pavillon Siyongzhai du Changchunyuan. Son usage était identique à celui de la brique rose. On imagine aisément

combien la décoration intérieure des bâtiments de Yuanmingyuan était somptueuse à son apogée : même les détails du sol étaient parfaits, revêtus non seulement de briques vernissées dorées, mais aussi de carreaux de céramique aux émaux variés. De plus, la cuisson des carreaux en carreaux de céramique émaillée exigeait un protocole de céramurgie plus rigoureux que celui des briques vernissées dorées, ce qui les rendait encore plus précieux.

En 2017, lors de la procédure archéologique sur le contexte archéologique de l'étang Jingxiang du Ruyuan, des archéologues découvrirent par hasard 11 carpelles carbonisées au fond de la mare. Après analyse, l'analyse carpologique révéla qu'il s'agissait de *Nelumbo nucifera* (lotus sacré), enfouies depuis au moins un siècle.

Le Ruyuan, où ces graines furent découvertes, est un magnifique « jardin enclos dans un jardin » de Yuanmingyuan. Il fut construit par l'empereur Qianlong d'après le modèle du jardin Zhanyuan de Nanjing - ce dernier, surnommé « le premier jardin de Jinling », figure parmi les quatre plus célèbres jardins du Jiangnan. Lors de ses voyages d'inspection dans le sud, Qianlong visita à plusieurs reprises le Zhanyuan, pour lequel il éprouvait une affection particulière. En 1767 (32^e année du règne de Qianlong), il ordonna la construction d'une copie du Zhanyuan dans le coin sud-est

du Changchunyuan, baptisée « Ruyuan » (signifiant « semblable au Zhanyuan »). Parallèlement, le paysage de l'étang à lotus, habituel dans les jardins du Jiangnan, fut intégré à l'étang Jingxiang du Ruyuan, devenant l'un de ses principaux attraits.

Lors de la catastrophe qui frappa Yuanmingyuan, l'étang à lotus du Ruyuan fut détruit, et une partie des graines de lotus fut ensevelie sous les décombres, entamant un long sommeil.

En 2019, après une culture méticuleuse par des chercheurs, ces lotus anciens, endormis pendant un siècle, furent enfin réveillés : ils regagnèrent leur vitalité dans la base de lotus et refleurirent. En 2020, la « deuxième génération » de lotus, multipliée et cultivée, atteignit sa pleine floraison, attirant d'innombrables visiteurs. Au-delà du prodige botanique, cette floraison incarne un dialogue – tendu par plus d'un siècle de silence – entre la mémoire impériale et la renaissance contemporaine.

Secrets des bâtiments de style occidental

Au sein de Yuanmingyuan se trouve un secteur exceptionnel : il ne représente que 2 % de la superficie totale, ne figure pas parmi les



▲ Les 40 vues du Yuanmingyuan : Jiuzhouqingyan (Les provinces en paix)

célèbres Quarante Vues (40 scènes poétiques nommées par l'empereur Qianlong), mais son image est profondément ancrée dans l'esprit et est devenu presque l'emblème du jardin. Il s'agit des premiers grands bâtiments de style européen des jardins impériaux chinois.

Le secteur des Bâtiments de style occidental se situe au nord du Changchunyuan. Son plan général est en forme de T. Sa construction, commencée de l'ouest à l'est à partir de 1747 (12^e année du règne de Qianlong), s'est poursuivie progressivement, et la majeure partie des bâtiments fut achevée avant 1760 (25^e année du règne de Qianlong). Il comprend plus d'une dizaine de complexes

architecturaux, dont le Xieqiku, le Haiyantang, le Dashuifa et le Yuanyingguan.

Au sein du secteur des Bâtiments de style occidental, le point le plus remarquable est sans conteste la fontaine-horloge des Douze Animaux du Zodiaque, située devant le Haiyantang. Fondues en bronze, ces effigies zoomorphes, jaillissent tour à tour selon les douze horaires (shichen, divisions traditionnelles du temps), et toutes ensemble à midi, offrant un spectacle grandiose. Aujourd'hui, la sculpture de coquillages et des vagues du Haiyantang dresse encore majestueusement sa silhouette sur son site original. En contemplant ces vestiges en ruine, on peut imaginer la splendeur passée des

▼ Vestige Dashuifa



Bâtiments de style occidental.

Pour célébrer l'achèvement de ce chef-d'œuvre architectural alliant Chine et Occident, l'empereur Qianlong trouva une idée ingénieuse : commander une série de gravures sur cuivre de haute qualité, connues mondialement sous le nom des « Vingt Vues des Bâtiments de style occidental de Yuanmingyuan ». Avec les « Quarante Vues de Yuanmingyuan », ces gravures constituent des documents iconographiques majeurs de la peinture de la cour Qing, qui documentent l'architecture et l'art des jardins de Yuanmingyuan. Ensemble, elles forment des sources historiques clés pour l'étude de l'histoire, de l'architecture de Yuanmingyuan et des échanges sino-occidentaux.

Aujourd'hui, le secteur des Bâtiments de style occidental apparaît dans un ton gris-blanc. Cependant, selon des fouilles archéologiques, les chercheurs ont conclu qu'il était en réalité multicolore. Ils ont découvert que les éléments architecturaux en glaçure plombifère (type Liuli) découverts sur les vestiges déclinaient six teintes : jaune, vert, jaune-vert, bleu-vert, bleu et violet, avec les plus riches nuances retrouvées sur le site de Xieqiqu. Certains de ces éléments servaient à la construction des toits, d'autres à la décoration des murs, font des Bâtiments de style occidental un univers coloré.

Ces éléments en Liuli coloré sont

aujourd'hui exposés au musée du Yuanmingyuan, dans le quartier des bâtiments occidentaux, et témoignent de la splendeur passée de Yuanmingyuan.

Racontez bien l'histoire du Yuanmingyuan

Le 1^{er} décembre 2020, la très attendue « cérémonie de transfert et d'entrée en collection de la tête de cheval en bronze de Yuanmingyuan » s'est tenue au temple Zhengjue. Après plus d'un siècle de dispersion à l'étranger, cette tête de cheval est le premier objet archéologique important perdu à l'étranger à revenir à Yuanmingyuan.

L'histoire du retour des objets archéologiques de Yuanmingyuan ne s'arrête pas ici. Le 13 octobre 2023, sept colonnes de marbre blanc des Bâtiments Occidentaux du Yuanmingyuan, disparues depuis un siècle, sont revenues sur leur terre natale et ont été présentées pour la première fois au temple Zhengjue du Yuanmingyuan. Après la tête de cheval en bronze, elles constituent un nouveau lot d'importants objets archéologiques dispersés à l'étranger et revenues à leur lieu d'origine.

Autrefois collection privée de l'empereur

et aujourd'hui patrimoine culturel du peuple, le retour de la tête de cheval en bronze et des colonnes des Bâtiments Occidentaux constitue un exemple réussi de restitution de objets archéologiques à leur lieu d'origine dans la nouvelle ère. C'est aussi l'occasion de raconter dignement l'histoire de Yuanmingyuan et de renforcer la cohésion de



▲ Musée de Yuanmingyuan

la nation chinoise. Grâce à des technologies modernes comme la télédétection, le balayage laser 3D et la restauration numérique, on peut progressivement dévoiler le visage d'autan de ce « jardin des jardins ».

Au Musée de Yuanmingyuan, installé au temple Zhengjue, les objets archéologiques exposés issues des ruines du site permettent aux visiteurs de ressentir plus intuitivement la splendeur du passé et les vicissitudes de ce jardin impérial. Trois expositions permanentes - « Transmission et conservation : résultats de la protection des objets archéologiques de Yuanmingyuan », « Un siècle de rêve réalisé : retour de la tête de cheval en bronze » et « Retour des colonnes de Yuanmingyuan » - présentent systématiquement les résultats des travaux de restauration, de reconstruction, de fouilles archéologiques, de protection des vestiges, de restauration des objets archéologiques, ainsi que de recherches et de rapatriement des objets archéologiques perdus à l'étranger. Par ailleurs, le musée propose aux visiteurs diverses interactions sensorielles, comme des écrans tactiles multipoints et des expériences virtuelles 3D, offrant une visite plus riche.

Aujourd'hui, le Parc archéologique de Yuanmingyuan - qui porte une riche mémoire nationale et une profonde

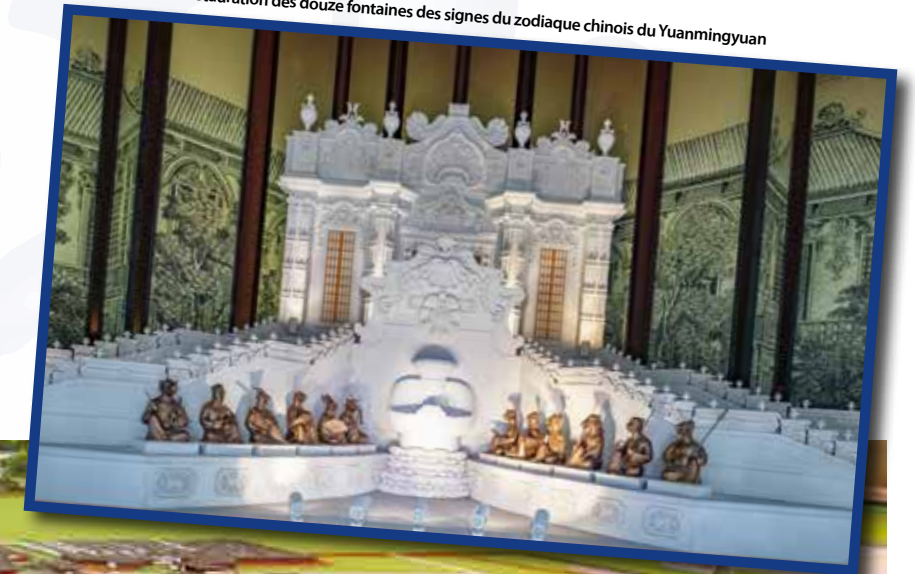
culture historique - utilise les technologies de virtualisation, offrant aux visiteurs des expériences sensorielles vivantes et un plaisir culturel plus ample. On peut enfiler un casque VR pour vivre « Le rêve du Yuanmingyuan », se promener dans chaque coin comme si on y était ; ou monter dans le « vaisseau de traversée » pour entrer dans un monde virtuel, admirer en vue panoramique la splendeur du jardin à son apogée, et découvrir son histoire passée et présente dans une immersion totale. On peut aussi apprendre les procédés et méthodes des fouilles archéologiques dans une zone archéologique simulée...

Étant l'un des premiers parcs archéologiques nationaux, Yuanmingyuan a vu des décennies de travaux archéologiques jeter les bases solides pour la protection du site. Du

jardin impérial au jardin déserté, puis au parc archéologique, les mémoires culturelles et la civilisation moderne s'éclairent mutuellement sur les vestiges de Yuanmingyuan.

Aujourd'hui, le Parc archéologique national du Yuanmingyuan porte non seulement une mémoire nationale inestimable et une valeur historique et culturelle irremplaçable, mais aussi un élément clé de l'IP urbaine de Pékin. Il met en œuvre la conception de partager les fruits de la protection des objets archéologiques avec plus de personnes, de préserver le fil culturel de la vieille capitale et de transmettre la mémoire historique. Il contribue en outre à la construction d'un centre culturel national et à la transmission du prestige de la culture chinoise, écrivant ainsi un nouveau chapitre dans la nouvelle ère.

▼ Maquette de restauration des douze fontaines des signes du zodiaque chinois du Yuanmingyuan



▼ Maquette panoramique de Yuanmingyuan à son apogée

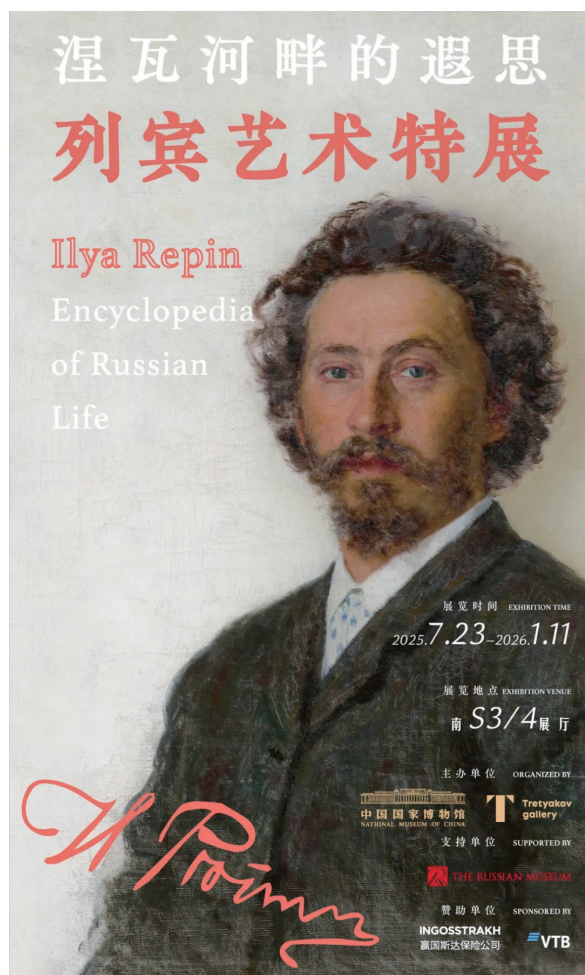


涅瓦河畔的遐思——列宾艺术特展

值此“中俄文化年”之际，由中国国家博物馆与俄罗斯特列季科夫画廊共同主办、俄罗斯国家博物馆支持的“涅瓦河畔的遐思——列宾艺术特展”，2025年7月23日—2026年1月11日在中国国家博物馆南3、南4展厅对公众展出，这是首次在中国大规模呈现列宾艺术全貌。本次展览是“中俄文化年”的重点项目，通过“河畔船歌：艺术之旅的开始”“广袤大地：现实主义的求索”“时代史诗：民族灵魂的光辉”“暮色沉思：晚年的自由之境”四大篇章，以92件油画和素描作品，系统梳理这位巡回展览画派巨匠的艺术生涯，全面揭示其创作中“理性与激情共生”的独特美学逻辑，真实呈现其笔下一个民族的觉醒与一个时代的温度，为观众打开一扇理解俄罗斯文化艺术的窗口。

伊利亚·叶菲莫维奇·列宾（Илья Ефимович Репин）（1844—1930）出生于丘古耶夫，早年在家乡学习圣像画技艺，后考入圣彼得堡皇家美术学院深造。1873年，他完成了备受赞誉的《伏尔加河上的纤夫》，一举奠定其在画坛的地位。1873—1876年，他获得公费留学三年，先后游历意大利和法国，深入研究欧洲古典及近代美术。1878年，他正式加入巡回艺术展览协会。

纵观列宾的艺术生涯，他一生创作了大量的历史画、风俗画和肖像画，其作品深度挖掘并生动展现了俄罗斯民族独特的精神力量，堪称俄罗斯艺术史上的一座丰碑。他是19世纪俄国杰出的批判现实主义画家和巡回展览画派重要代表人物。他的艺术成就不仅深刻影响了俄罗斯艺术的发展，还在世界范围内引起震动，特别是对20世纪以来的中国现实主义艺术发展产生了重要影响。



Rêveries au bord de la Neva — Exposition spéciale de l'art de Répine

À l'occasion de l'Année culturelle sino-russe, l'exposition « Rêveries au bord de la Neva — Exposition spéciale de l'art de Répine », coorganisée par le Musée national de Chine et la Galerie Tretiakov (Russie) avec le soutien du Musée national de Russie, se tiendra du 23 juillet 2025 au 11 janvier 2026 dans les salles Sud 3 et Sud 4. Il s'agira de la première exposition à grande échelle présentant l'œuvre complète de Répine en Chine.

Projet phare de l'Année culturelle sino-russe, cette exposition est divisée en quatre sections : « Chanson du bateau sur le fleuve : les débuts du voyage artistique », « Vaste terre : la quête du réalisme », « Épopée de son époque : la lumière de l'âme nationale » et « Méditation au crépuscule : la liberté de la vieillesse ». À travers 92 œuvres (peintures à l'huile et dessins), elle retrace la carrière de ce maître du mouvement des expositions itinérantes, dévoile sa conception esthétique unique, « la coexistence de la raison et de la passion », et restitue l'éveil d'un peuple et l'atmosphère d'une époque à travers son pinceau. Une fenêtre ouverte sur la culture et l'art russes pour les visiteurs.

Ilya Efimovich Répine (1844-1930) est né à Tchougouïev. D'abord apprenti peintre d'icônes dans sa ville natale, il entre ensuite à l'Académie impériale des beaux-arts de Saint-Petersbourg pour poursuivre ses études. En 1873, il réalise son chef-d'œuvre, « Les Bateleurs sur la Volga », qui lui vaut une réputation internationale. De 1873 à 1876, il est boursier et voyage en Italie et en France, où il étudie en profondeur l'art classique et moderne européen. En 1878, il rejoint officiellement le mouvement des Expositions itinérantes.

Tout au long de sa carrière, il a produit d'innombrables peintures historiques, de mœurs et portraits. Ses œuvres explorent en profondeur la force spirituelle unique du peuple russe, ce qui en fait un monument de l'histoire de l'art russe. Il est l'un des plus grands peintres réalistes critiques du XIX^e siècle en Russie et un représentant majeur du mouvement des Expositions itinérantes. Ses œuvres ont non seulement marqué l'art russe, mais également eu un impact mondial, notamment sur l'évolution de l'art réaliste en Chine au XX^e siècle.